

CAHIER
UN MONDE FOU ?



**Quand la réflexion sur la santé mentale change
notre regard sur le monde où nous vivons**

Notre cahier précédent a exploré la problématique de la santé mentale vue depuis la première ligne de soins de santé. Nous vous proposons aujourd'hui une approche plus globale de la santé mentale, une réflexion déployée là où la santé mentale s'inscrit dans les registres du politique, du social, de l'économique et du culturel.

Dans un premier temps, nous nous plongerons dans les travaux du forum « Santé mentale, vers quelles politiques coordonnées à Seraing ? » qui s'est déroulé en septembre 2001. Que cet intitulé ne vous induise pas en erreur ! Loin de s'arrêter à un examen loco-local, le forum articule la problématique du lieu à une analyse profonde du contexte général dans lequel s'enracinent les questions de santé mentale. Il nous amène ainsi à enterrer définitivement (si ce n'était déjà fait) l'idée d'une santé mentale en « ghetto », en domaine réservé aux professionnels penchés sur de malheureux psychismes blessés et, volens nolens, nous conduit à la conscience de l'irréversible implication de tous.

Dans un second temps, en prolongement de la réflexion entamée, nous questionnerons l'évolution de la psychiatrie dans la société contemporaine avec une conférence-débat donnée par le philosophe et sociologue Jean De Munck à Ottignies en mai 2001.

— « Santé mentale, vers quelles politiques coordonnées à Seraing »

Le 18 septembre 2001, la Coordination sociale de Seraing a organisé un forum relatif à la santé mentale intitulé :
Vers quelles politiques coordonnées à Seraing.

Vers quelles politiques coordonnées à Seraing page 30

Vanni Della Giustina, psychologue à la maison médicale Bautista Van Schowen
L'objectif de ce forum est d'intégrer la santé mentale dans une vision globale, tenant compte aussi bien du contexte individuel de la personne que du contexte politique, social, économique et culturel. Cette initiative a vu le jour sur base du constat qu'il n'existe à Seraing aucun service qui puisse proposer cet accompagnement global.

Constats de carence page 32

Pascale Bonfond, représentante de la Coordination sociale
Malaise des usagers, malaise des travailleurs de santé à Seraing.

La condition subjective à l'ère de l'économie de marché page 33

Dany Robert Dufour, philosophe, professeur à l'université Paris-VIII
Il y a une « cassure dans la modernité » : affranchi des grandes figures de l'Autre, le Sujet ne conserve plus comme figure dominante que celle d'une économie de marché qui le laisse face à lui-même.

Guérir le social ? page 45

Jean-Pierre Lebrun, psychiatre, psychanalyste
L'éclatement de la solidarité sur le plan social englué le Sujet dans une notion de la santé mentale réduite à un état de bien-être qui aboutit à des conséquences subjecticides. Ce constat impose la recherche de nouvelles façons d'intervenir où apparaît la notion centrale de l'accueil à des gens qui se présentent aujourd'hui sans histoire.



UN MONDE FOU ?

L'adaptation et la résistance

page 53

Luc Carton, philosophe

Des exposés précédents, Luc Carton déduit trois questions essentielles : qu'est-ce qu'accueillir ? Qu'est-ce que parler avec quelqu'un ? Ne serait-il pas temps de penser la résistance aux politiques subjecticides ?

Qu'est-ce qu'accueillir ? Qu'est-ce que parler avec quelqu'un ?

page 55

Interventions de Guy Lambert (Centre de guidance de Seraing), André Meert (maison médicale de Seraing), Alex Neybuch (Service intégré d'aide et de soins psychiatriques dans le milieu de vie à Liège), Roger Collinet (Relais social de Liège), Claudine Léonet (Centre d'action laïque), Bernard Antoine (chef de cabinet adjoint du ministre des Affaires sociales de la Région wallonne), Antoine Decerf (échevin des Affaires sociales de Seraing), Chantal Leva (Centre local de promotion de la santé de Liège), Vanni Della Giustina (atelier santé mentale de la Coordination sociale), M^{me} Bontemps (Ligue de la santé mentale)

De l'importance de grilles de lecture partagées par des intervenants multiples ; de la notion de communauté de vie ; du souci de développer des lieux désinstitutionnalisés où s'élabore un accueil ; du développement d'un « travailler ensemble » au-delà d'une simple coordination...

Regards croisés

Les politiques de la subjectivité dans les sociétés post-industrielles

page 66

Jean de Munck, philosophe

Comment réfléchir aujourd'hui le lien entre l'offre de soins de santé mentale et l'évolution de la problématique de la subjectivation ?

Conférence suivie d'un débat.

Épilogue

page 79

Axel Hoffman, médecin à la maison médicale Norman Béthune

Vers quelles politiques coordonnées à Seraing

Vanni Della Giustina,
psychologue à la maison médicale Bautista van Schowen.

.....
Le 18 septembre 2001, la Coordination sociale de Seraing organisait au centre culturel de Seraing un forum relatif à la santé mentale intitulé : Vers quelles politiques coordonnées à Seraing.

Cette initiative a vu le jour sur base du constat suivant : il n'existe actuellement à Seraing aucun service qui puisse proposer un accompagnement global des personnes (plus particulièrement des adultes) dans leur milieu de vie. Celles-ci peuvent faire appel à des services tels que le CPAS, le service social communal, les services socioculturels, les maisons médicales, le Collectif contraception, les services sociaux des mutuelles, les centre de guidance et de surendettement, ... qui ne peuvent leur offrir un accompagnement social global par manque de temps, de moyens, ou parce qu'ils ne sont pas mandatés pour le faire.

.....

Cette réflexion a permis d'identifier un double malaise. D'une part, dans le système social qui, dans son fonctionnement, implique souvent chez les personnes que nous rencontrons une perturbation des repères identitaires, et les pousse à formuler des demandes ou problèmes à caractère stigmatisant. D'autre part, parmi les intervenants insatisfaits tant par les moyens qui leur sont donnés que par les réponses qu'ils sont amenés à mettre en place. Ces réponses en effet

cautionnent souvent le malaise social et l'effet de stigmatisation qui en découle. L'objectif de ce forum n'était pas d'aborder la maladie mentale mais bien d'intégrer la santé mentale dans une vision globale, tenant compte aussi bien du contexte individuel de la personne que du contexte politique, social, économique et culturel. Il s'était donné pour but d'étayer la réflexion par les apports pratiques et théoriques des différents intervenants et par les échanges avec le public. Outre le fait de dégager des pistes d'actions possibles et de chercher des moyens pratiques pour les réaliser, la Coordination Sociale souhaitait que cette journée puisse aider à remettre en question la vision du travail social au quotidien.

Après une introduction des travaux de la journée par Pascale Bonfond, représentante de la Coordination sociale, et M. Antoine Decerf, échevin des Affaires sociales de la commune, la matinée a été consacrée à l'approfondissement d'une analyse du contexte social et culturel dans lequel se déploient nos pratiques de santé mentale aujourd'hui à partir de deux exposés : Dany Robert Dufour, philosophe à Paris : *La condition subjective à l'ère de l'économie de marché* et Jean-Pierre Lebrun, psychiatre et psychanalyste : *Guérir le social ? (Plaintes, demandes et besoins d'aujourd'hui en santé mentale)*.

L'après midi, une table ronde animée par M. Luc Carton (philosophe à Bruxelles) a permis que se rencontrent les pratiques et perspectives des intervenants de première et de seconde ligne, et des représentants politiques après que Mme Christiane Bontemps (Ligue wallonne de la santé mentale) nous ait tracé les configurations actuelles et perspectives des développements institutionnels touchant à la santé mentale. Ces derniers sont caractérisés par la multiplicité des facettes et des registres des problèmes de santé mentale, le développement nécessaire de passerelles intersectorielles ainsi que par le travail en équipes interdisciplinaires et l'ouverture d'une place centrale donnée aux usagers en santé mentale.

Après avoir synthétisé et tiré un certain nombre de conséquences des réflexions proposées lors

Forum
Santé mentale
Vers quelles politiques coordonnées à Seraing



de la matinée, Luc Carton a construit une mise en scène de la table ronde au départ de trois questions : *Qu'est-ce qu'accueillir ? Qu'est-ce que parler avec quelqu'un quand font défaut les conditions du désir ? Comment penser la résistance à des politiques sociales de façonnement de la subjectivité aux conséquences subjecticides ?*

- des politiques : Bernard Antoine, chef de cabinet adjoint du ministre des Affaires sociales de la Région wallonne ; Antoine Decerf, échevin des Affaires sociales de Seraing ; Chantal Leva, du centre liégeois de promotion de la santé (en position d'interface entre des responsabilités politiques et des responsabilités de terrain).

TABLE RONDE A SERINS



La coordination sociale de Seraing rassemble une trentaine de membres, professionnels de terrain, dont l'objectif est de réfléchir, de partager, de chercher ensemble des moyens d'améliorer le bien-être de la population. Parmi eux, les représentants de divers services partageant un même intérêt pour la problématique de l'accompagnement des personnes qui présentent des difficultés psychosociales se réunissent depuis novembre 2000 dans le cadre de l'Atelier santé mentale communautaire.

Les intervenants furent ainsi répartis en trois groupes :

- des intervenants du domaine de la santé mentale et de la santé : Guy Lambert du centre de guidance de Seraing ; André Meert de la maison médicale de Seraing ;
- des intervenants en « lisière » de la santé mentale : Alex Neybuch, du Service intégré d'aide et de soins psychiatriques dans le milieu de vie à Liège ; Roger Collinet, du relais social de Liège ; Claudine Léonet, du Centre d'action laïque, le Relais de Seraing ;

Les discussions qui s'en suivirent permirent d'établir plusieurs constats et d'ouvrir à des questionnements quant au développement des politiques coordonnées sur le territoire communal. Vous trouverez les textes complets dans les pages suivantes. ●

Constats de carence

Pascale Bonfond,
membre de la
Coordination
sociale et de
l'atelier santé
mentale,
organisateur de
ce forum.

Je vous souhaite la bienvenue au nom de toute la Coordination sociale. La Coordination sociale existe depuis quelques années. Elle rassemble plusieurs intervenants de différents services de Seraing qui se réunissent régulièrement, travaillent mais aussi réfléchissent un peu sur le système social : il y a l'atelier toxicomanie qui a changé de nom et qui maintenant s'appelle atelier de rencontres inter-institutionnelles ; un atelier qui se réunit sur le thème de la précarité ; un autre sur le thème des grossesses précoces ; et enfin le dernier atelier qui réfléchit sur le thème de la santé mentale communautaire, atelier à l'origine de cette journée.

personnes que nous accompagnons ou que nous ne pouvons pas accompagner puisqu'on n'est pas mandaté pour le faire ou que nous n'avons pas les moyens pour le faire, sont souvent amenées à développer ou, en tout cas, à recourir à des étiquettes stigmatisantes ou des comportements plus stigmatisants pour pouvoir être accompagnées. Et puis, on s'est dit aussi, mais ce n'est pas nouveau, que beaucoup de situations plus problématiques dans lesquelles les personnes se trouvent sont générées par le système social dans lequel on vit.

Un autre constat se situe au niveau du malaise des travailleurs sociaux qui sont souvent face à des limites en terme de moyens, de moyens financiers, de moyens humains mais aussi qui trouvent que ce serait intéressant de réfléchir ensemble à l'élaboration de nouveaux moyens, de nouveaux outils, de nouveaux modes d'intervention pour permettre à ces gens d'être plus dé-stigmatisés, de recourir à d'autres images d'eux-mêmes pour pouvoir être accompagnés et pouvoir exister dans la société. On s'est dit qu'en tout cas aujourd'hui on allait essayer de réfléchir ensemble avec l'aide de personnes extérieures, d'intervenants extérieurs. De voir comment, dans notre système social actuel, les gens sont amenés à aller moins bien, à avoir leur bien-être, leur santé mentale remise en question. Essayer de trouver ensemble des moyens, des pistes de réflexion pour peut-être, ici sur Seraing, développer des nouveaux moyens pour participer à l'amélioration du bien-être des personnes.

Voilà, je vous souhaite une bonne journée. ●



On était plusieurs travailleurs de différentes associations à faire le constat qu'il y avait un réel manque sur Seraing. Manque en terme d'accompagnement, en terme de services pour accompagner les personnes adultes dans leur milieu de vie.

D'abord un constat qui se situe plutôt au niveau des personnes que nous rencontrons. On se rend compte souvent que les

Forum
Santé mentale

Vers quelles politiques coordonnées à Seraing

La condition subjective à l'ère de l'économie de marché



UN MONDE FOU ?

.....

Après un repérage de la notion de modernité, Dany Robert Dufour développe l'idée de « cassure dans la modernité » (dite post-modernité) en lien avec la condition subjective d'aujourd'hui. Le sujet étant, du point de vue philosophique, celui qui est soumis (sub-jectus), l'histoire apparaît ainsi comme une suite de soumissions à des grandes figures de l'Autre (ou garants méta-sociaux) placées au centre de configurations symboliques : les dieux, le Dieu, le roi, la république, le peuple, ... pour aboutir aujourd'hui à l'idée d'un affranchissement (autrement appelé autonomie) apparent du Sujet ne conservant plus comme figure dominante que celle d'une économie de marché qui laisse le Sujet seul et en face de lui-même pour ce qu'il en est de sa fondation. On voit dès lors se développer une sorte de marché diversifié de la prothèse identitaire se manifestant au travers de divers symptômes du social : la bande, la secte, la toxicomanie, la violence, la dépression, ...

.....

Dans les discussions préalables qui m'ont amené à cette table, plusieurs suggestions m'ont été faites. Des personnes informées de mes travaux m'ont demandé si je pourrais développer plus particulièrement certaines idées :

- celle de « cassure dans la modernité » (autrement dit l'hypothèse de l'entrée dans l'ère dite de la post-modernité),
- le rapport de cette cassure dans la modernité avec l'économie de marché et le néo-libéralisme ;

- la vaste question de la « variance de l'Autre dans l'histoire », j'entends par-là certaines mutations historiques dans, disons en première approche, ce qu'on pourrait désigner sous les noms d'idéaux du moi, de figures du surmoi, de formes du nom du père...
- la question, très actuelle, dans nos démocraties, de l'autonomie du sujet, où le sujet se définit par lui-même (c'est-à-dire de façon « auto-référentielle »). Question, semble-t-il, cruciale pour vous puisque vous êtes particulièrement confrontés à l'injonction de l'autonomie de vos patients.
- le concept de « sujet critique », dont j'ai dit ailleurs qu'il était aujourd'hui en péril.
- on m'a même aimablement suggéré le titre de mon intervention : « La santé mentale à l'ère de l'économie de marché ». Je reprendrai les points précédents, mais je resterai cependant un peu en deçà par rapport à ce titre prometteur d'abord parce qu'il supposerait vos travaux, ici même, finis et qu'on a déjà réglé la question et ensuite parce que la « santé mentale » n'est pas directement un objet philosophique. Je m'en tiendrai donc pour l'instant à mes modestes talents de philosophe en vous parlant simplement de *La condition subjective à l'ère de l'économie de marché*, ce qui, je l'espère, pourrait servir à construire ensuite, après débats, certaines hypothèses quant à la santé mentale aujourd'hui.

Une mutation historique

Je commencerai directement par ce point que j'ai déjà développé ailleurs² : je fais l'hypothèse qu'une mutation historique dans la condition subjective est en train de s'accomplir sous nos yeux dans nos sociétés, et que cette mutation est repérable à partir de tout un cortège d'événements, pas toujours bien cernés, qui affectent les populations des pays développés, événements particulièrement probants aux alentours des institutions

Dany-Robert Dufour¹,
philosophe,
professeur à
l'université de
Paris 8.

(1) auteur, entre autres, de *Folie et démocratie*, Gallimard, 1998 et *Lettres sur la nature humaine à l'usage des survivants*, Calmann-Lévy, 1999.

(2) voir aussi : " Cette nouvelle condition humaine *Les désarrois de l'individu-sujet* ", in *Le Monde Diplomatique*, février 2001 ; et " *La fabrique de l'enfant 'post-moderne'* Malaise dans l'éducation ", in *Le Monde Diplomatique*, novembre 2001.

Forum
Santé mentale

Vers quelles politiques coordonnées à Seraing

éducatives et sociales ou psychosociales, mais pas seulement.

Ces événements à quoi je fais allusion, chacun en a entendu parler : difficultés de subjectivation, emprise de la marchandise, toxicomanie, ce qu'on a appelé à tort ou à raison « nouveaux symptômes », explosion de la délinquance dans des fractions non-négligeables de la population jeune des sociétés post-modernes, nouvelle violence... Pour ne citer qu'un exemple de cette nouvelle violence, je rappelle la tuerie du 20 avril 1999, où, à Littleton aux États-Unis, deux garçons de dix-huit et dix-sept ans ont tué treize de leurs camarades de classe avant de se suicider - c'est le fameux massacre de *Columbine High School*.

Face à ces événements, beaucoup de spécialistes des questions psychosociales (psychologues, sociologues, voire des psychanalystes...) se contentent de rappeler que la violence, par exemple, n'est pas un problème nouveau. Si on la repère aujourd'hui, ce serait essentiellement en fonction du surcroît d'informations dont nous disposons et si on s'y intéresse, ce serait seulement à cause du fonctionnement des médias de masse qui ont besoin de leur ration quotidienne d'affaires. Circulez donc, nous disent en quelque sorte ces spécialistes, il n'y a rien à voir dans ces pseudo-événements.

Tel n'est pas mon point de vue : bien loin que ces éléments et événements constituent des accidents, des artefacts ou des épiphénomènes plus ou moins construits par les médias, ils me semblent à prendre comme les signes d'une crise gravissime qui affecte les populations des pays développés, dont la jeunesse au premier chef, au point que la fonction éducative même s'en trouve de plus en plus souvent mise en péril. Il ne faut pas seulement, à cet égard, penser aux événements saillants, mais aussi à l'ordinaire : la difficulté de plus en plus manifeste d'enseigner - les témoignages abondent sur ce point - au point que la fonction sociale de transmission générationnelle de la culture assurée par l'éducation s'en trouve, dans son principe même, sévèrement atteinte³.

Je ferai l'hypothèse que toutes ces difficultés sont fondamentalement liées à la transformation de la condition subjective qui est en train de

s'accomplir dans nos démocraties. En d'autres termes, on ne peut pas compter pour rien dans la crise actuelle des sociétés le fait qu'être sujet se présente aujourd'hui sous une modalité assez sensiblement différente de ce que cela fut pour les générations précédentes. En bref, je n'hésiterai pas à conjecturer que le sujet qui se présente aujourd'hui n'est globalement plus le même que celui qui s'y présentait il y a encore une génération. Je dis donc que la condition subjective est soumise, elle aussi, à l'histoire et que nous venons probablement de franchir à cet égard un cap important auquel les institutions, dont la vôtre et l'École, sont particulièrement sensibles.

Une cassure dans la modernité appelée post-modernité

Je ne suis certes pas le premier à relever les signes de cette transformation affectant les formes de l'être-soi et de l'être-ensemble dans la modernité. L'émergence de ce nouveau sujet correspond de fait à une cassure dans la modernité que plusieurs philosophes ont notée, chacun à leur façon. Nous sommes entrés depuis quelques temps dans une époque « post-moderne » - J.F. Lyotard, un des premiers à pointer ce phénomène, entendait par-là l'épuisement et la disparition des grands récits de légitimation, notamment le récit religieux et le récit politique⁴. Je ne veux pas discuter ici le bien fondé de cette expression sujette à caution, d'autres sont proposées - le sur-moderne, l'hyper-contemporain... -, mais seulement noter que nous arrivons effectivement dans une époque qui a vu la dissolution, la disparition même des forces sur lesquelles la « modernité classique » s'appuyait. A ce premier trait de la fin des idéologies, on a en parallèle ajouté la disparition des avant-gardes, puis d'autres éléments significatifs tels que : les progrès de la démocratie et avec elle le développement de l'individualisme, la diminution du rôle de l'État, la prééminence progressive de la marchandise sur toute autre considération, le règne de l'argent, la transformation de la culture en modes successives, la massification des modes de vie allant de pair avec l'individualisation et l'exhibition des paraître, l'aplatissement de l'histoire en immédiateté événementielle et en

(3) Voir, par exemple, deux livres récents parmi beaucoup d'autres : J-P. Le Goff, *La barbarie douce. La modernisation aveugle des entreprises et de l'école, La Découverte, Paris, 1999* et Ph. Milner, *A bas les élèves, Albin Michel, Paris, 1999*. Le Débat a, pour sa part, publié plusieurs articles d'enseignants sur ces questions.

(4) J.F. Lyotard, *La condition post-moderne, Paris, Minuit, 1979*.



instantanéité informationnelle, l'importante place prise par des technologies très puissantes et souvent incontrôlées, l'allongement de la durée de vie et la demande insatiable de grande santé, la dés-institutionnalisation de la famille, les interrogations multiples sur l'identité sexuelle, les interrogations sur l'identité humaine puisqu'on parle aujourd'hui d'une « personnalité animale », l'évitement du conflit et la désaffection progressive du politique, la transformation du droit en un juridisme procédurier, la publicisation de l'espace privé, la privatisation du domaine public... Tous ces traits sont à prendre comme symptômes significatifs de cette mutation actuelle dans la modernité qui n'est pas sans rapport avec ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de néo-libéralisme.

Les progrès dans l'autonomisation de l'individu

C'est précisément à cette mutation que je vais m'efforcer de réfléchir, dans la mesure où elle correspond à ce qu'on pourrait appeler une affirmation du processus d'individuation engagé de longue main dans nos sociétés. Affirmation qui, à côté des aspects positifs, voire des jouissances nouvelles, liés aux progrès de l'autonomisation de l'individu, n'est pas sans engendrer des souffrances nouvelles, voire inédites, chez les sujets de cette post-modernité. Si l'autonomie du sujet constitue en effet une authentique visée émancipatrice, rien n'indique que l'autonomie soit une exigence à laquelle tous les sujets peuvent d'emblée répondre. L'autonomie, ça se construit et ce peut être l'œuvre de toute une vie. Rien d'étonnant à ce que les jeunes, qui sont par nature en situation de dépendance, soient exposés de plein fouet à cette exigence de façon très problématique, ce qui crée un contexte nouveau et difficile pour tous les projets éducatifs. On parle souvent de « perte de repères chez les jeunes », mais dans ces conditions, c'est le contraire qui serait étonnant. Bien sûr qu'ils sont perdus puisqu'ils expérimentent une nouvelle condition subjective dont personne, et encore moins les responsables de l'École, ne possède les clefs. Il ne sert donc à rien d'invoquer la perte de repères si l'on indique par-là que quelques

leçons de morale à l'ancienne pourraient suffire à enrayer les dommages. Ce qui ne marche plus, c'est justement la morale parce que celle-ci ne peut se faire qu'« au nom de... » alors que, dans le contexte d'autonomisation continue de l'individu, on ne sait justement plus au nom de qui ou de quoi la faire. Et quand on ne sait plus au nom de qui ou de quoi parler aux jeunes, c'est aussi difficile pour ceux qui doivent leur parler tous les jours que pour ceux à qui on parle. Cette situation nouvelle, l'absence d'énonciateur collectif crédible, crée des problèmes inédits dans l'accès à la condition subjective et pèse sur tous et notamment sur les jeunes en période post-moderne. Quels sont les effets sur le sujet de la disparition de cette instance qui interpelle et s'adresse à tout sujet, à laquelle il doit répondre et que l'histoire a toujours connue et mise en œuvre, notamment par l'École ? Rien à cet égard n'est plus urgent que des études de psychologie contemporaine venant cerner la nouvelle disposition psychologique d'un sujet sommé de se faire lui-même, auquel aucune antécédence historique ou générationnelle ne s'adresse ou ne peut plus légitimement s'adresser.

Mais qu'est-ce au juste qu'un sujet autonome ? Cette notion a-t-elle même un sens dans la mesure où le « sujet », comme on a trop tendance à ne plus le savoir, c'est en latin le *subjectus* qui désigne l'état de qui est *soumis* ? Le sujet, c'est donc, d'abord, le soumis. Mais soumis à quoi ?

Figures de l'Autre

Cette question a toujours beaucoup intéressé la philosophie : l'homme est une substance qui ne tient pas son existence d'elle-même, mais d'un autre être. Les ontologies, multiples, qui se sont constituées à l'endroit de cette question, ont proposé plusieurs noms possibles pour cet être : la Nature, les Idées, Dieu ou... l'Être. On comprendra aisément que ce n'est pas l'aspect lié à la construction spéculative de l'Être qui me mobilisera ici, mais son aspect historico-social. Car l'Être, quel qu'il soit, n'a cessé de s'incarner dans l'histoire humaine et c'est cet aspect, cette « ontologie politique », qui m'intéresse ici. Quelles sont les formes de la

réalisation de l'Être dans l'histoire ? À cette réalisation de l'Être dans l'histoire, je pourrais réserver le nom d'*Un*, comme on le fait par exemple quand on discute les questions de souveraineté, mais je réserverai plutôt le nom d'*Autre*, le nom lacanien d'*Autre* comme lieu tiers de la parole. Lieu tiers aussi bien que lieu *du* tiers, c'est-à-dire du Nom-du-Père puisque le Nom-du-Père, sauf accident, est ce qui vient à l'endroit de l'Autre et qu'il est, comme le dit Lacan, « le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi »⁵. C'est donc le terme lacanien d'Autre que je retiendrai, corrélé à l'autre terme lacanien de Nom-du-Père, de façon à bien distinguer ce registre de l'aspect purement politique attaché à l'Un ou purement spéculatif attaché à l'Être et de façon à retenir les aspects clinico-symboliques, puisque c'est surtout ça qui m'intéresse ici : instruire quelques éléments d'une clinique du sujet post-moderne.

La proposition est donc simple : quels Autres ou quelles figures de l'Autre, autrement dit quels garants méta-sociaux l'homme a-t-il construit pour s'y soumettre, avant de se mettre en position de s'affranchir de tout Autre ? Il s'agit là d'un repérage indispensable si l'on veut essayer de comprendre ce qui arrive aux générations qu'on retrouve aujourd'hui en crise à l'école et au-delà, dans la société même. Il nous faut apprendre à décliner, fût-ce rapidement, les figures de l'Autre pour mieux comprendre où nous en sommes à cet égard aujourd'hui, dans l'affranchissement post-moderne du sujet.

Si le « sujet », c'est le *subjectus*, ce qui est *soumis*, alors on pourrait dire que l'histoire apparaît comme une suite de soumissions à des grandes figures placées au centre de configurations symboliques dont on peut assez aisément dresser la liste : le sujet fut soumis aux forces de la *Physis* dans le monde grec, au Cosmos ou aux Esprits dans d'autres mondes, au Dieu dans les monothéismes, au Roi dans la monarchie, au Peuple dans la République, à la Race dans le nazisme et autres idéologies raciales, à la Nation dans les nationalismes, au Proletariat dans le communisme... soit des fictions différentes, qu'il fallut chaque fois édifier à grand renfort de constructions, de réalisations, voire de mises en scène très exigeantes. Je ne dis nullement que tous ces

ensembles sont équivalents, bien au contraire : selon la figure de l'Autre élue au centre des systèmes politico-symboliques, toute la vie économique, politique, intellectuelle, artistique, technique change. Toutes les contraintes, les rapports sociaux et l'être-ensemble changent, mais ce qui reste constant, c'est le commun rapport à la soumission.

L'important à cet égard est que, partout, des textes, des dogmes, des grammaires et tout un champ de savoirs furent mis au point pour soumettre le sujet, c'est-à-dire pour le produire comme tel, pour régir ses manières - éminemment différentes ici et là - de travailler, de parler, de croire, de penser, d'habiter, de manger, de chanter, de conter, d'aimer, de mourir, etc., et ce que nous nommons « éducation » n'est jamais que ce qui fut institutionnellement mis en place au regard du type de soumission à induire pour produire des sujets.

Un garant méta-social pour l'être ensemble

Le sujet, c'est en somme le sujet de l'Autre. Le sujet n'est sujet que d'être sujet d'un grand Sujet - il suffit de décliner à la place de grand Sujet ou de figures de l'Autre, tout ce qu'on veut : Physis, Dieu, Roi, Peuple... De l'Autre, on peut dire qu'il permet la fonction symbolique dans la mesure où il donne un point d'appui au sujet pour que ses discours reposent sur un fondement. À noter que cette fonction symbolique ne s'assure que par des figures qui ont structure de fiction. Ce qu'on peut exprimer ainsi : ce qui siège au centre des systèmes symboliques relève de l'imaginaire. Pour poser un Autre qui prenne en charge pour nous la question de l'origine (comme telle manquante), une fiction partagée suffit. En bref, il faut croire à l'Autre et il faut le construire. C'est pourquoi, on le peint, l'Autre, on le chante, on lui prête une figure, une voix, on le met en scène, on lui donne une représentation et même une supra-représentation, y compris sous la forme d'un irréprésentable. On se tue pour l'Autre. On se fait l'administrateur de l'Autre. Son interprète. Son prophète. Son tenant lieu. Son lieutenant. Son scribe. Son objet. Il veut. Il édicte. Mais

(5) J. Lacan, *Écrits, Seuil, Paris, 1966*.
 “ D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », p. 583.



derrière toutes les mascarades sociales, le seul intérêt de l'Autre, c'est qu'ainsi transfiguré, il supporte pour nous ce que nous ne pouvons supporter. C'est pourquoi, il prend tant de place et exige tant de ses sujets. Il tient lieu de *tiers* qui nous fonde.

Au centre des discours du sujet se trouvent donc placée une figure, un ou des êtres discursifs, auxquels il croit comme s'ils étaient réels - des dieux, des diables, des démons, des êtres qui, face au chaos, assurent pour le sujet une permanence, une origine, une fin, un ordre. Sans cet Autre, sans ce garant méta-social, l'être-soi est en peine, il ne sait plus en quelque sorte à quel saint se vouer, et l'être-ensemble est de même en péril, puisque c'est seulement une référence commune à un même Autre qui permet aux différents individus d'appartenir à la même communauté. L'Autre, c'est l'instance par quoi s'établit pour le sujet une antériorité fondatrice à partir de laquelle un ordre temporel est rendu possible ; c'est de même un « là », une extériorité grâce à laquelle peut se fonder un « ici », une intériorité. Pour que je sois ici, il faut en somme que l'Autre soit là. Sans ce détour par l'Autre, je ne me trouve pas, je n'accède pas à la fonction symbolique, je ne parviens pas à construire une spatialité et une temporalité possibles. La psychanalyse, notamment lacanienne, a beaucoup apporté sur cette question clef de l'accès à la symbolisation. Elle est en revanche restée assez muette sur la question de la variance de l'Autre, comme si, dans son désir, aiguillonné par le structuralisme alors dominant, de saisir le sujet, elle l'avait hypostasié en une forme valide une fois pour toutes. Or, si l'Autre ne cesse de changer dans l'histoire, mieux même : si l'histoire, c'est l'histoire de l'Autre ou des figures de l'Autre, alors, pour construire une psychologie historique sans laquelle on aurait bien du mal à comprendre ce qu'il en est maintenant, il faut pouvoir repérer cette variance de l'Autre. Il y a sur ce point un grand chantier de pensée à ouvrir.

Une histoire des variances de l'Autre

Si, par hypothèse, on suppose correcte cette

façon de décliner l'identité de l'Autre, de poser les prémisses d'une histoire de l'Autre, il apparaît tout de suite que la distance à ce qui me fonde comme sujet ne cesse de se raccourcir entre chacune de ces occurrences. Entre la *Physis* et le Peuple, on peut en somme scander certaines étapes clefs de rentrée de l'Autre dans l'univers humain : là, c'est la distance immédiate (ils sont partout) et cependant infranchissable (ils sont immortels) des multiples dieux de la *Physis*, c'est-à-dire du polythéisme, toujours prêts à se manifester immédiatement dans le monde, à envahir chacun pour le « chevaucher » selon le vocable de la transe, c'est au contraire la distance infinie de la transcendance dans le monothéisme, c'est encore la distance médiane du trône entre Ciel et Terre dans la monarchie (de droit divin), c'est enfin la distance intra-mondaine entre l'individu et la collectivité dans la République... Entre toutes ces occurrences, la distance du sujet à l'Autre, au grand Sujet, se réduit, certes pas à la façon d'un progrès continu, avec bien des allers et retours et des aberrations comme la Race - mais elle se maintient.

Figures multiples de l'Autre dans la modernité

À ce point, je peux proposer une définition de la modernité et, partant, de la cassure qui vient de s'y produire qui affecte tant les populations : la modernité est un espace collectif où le sujet est défini par plusieurs de ces occurrences de l'Autre. On est moderne quand le monde cesse d'être fermé et devient, comme l'a montré Koyré ouvert, voire « infini » - y compris dans ses références symboliques. La modernité est donc un espace où se trouvent des sujets comme tels soumis aux dieux, à Dieu, au Roi, à la République, au Peuple... Toutes les définitions peuvent se trouver dans la modernité qui n'aime rien tant que de muter de l'une à l'autre - ce qui explique ce côté mouvant, crisique et critique de la modernité. La modernité est un espace où, le référent dernier ne cessant de changer, tout l'espace symbolique devient mouvant. Il y a donc de l'Autre dans la modernité, et même beaucoup d'Autres, ou du moins beaucoup de figures de l'Autre. C'est d'ailleurs exactement pourquoi la condition subjective en modernité

peut être définie par deux éléments : la *névrose*, ainsi qu'on l'appelle depuis Freud, du côté de l'inconscient, et la *critique* du côté des processus secondaires.

● **Névrose**

La *névrose* dans la mesure où elle n'est rien d'autre que ce par quoi chacun, chaque sujet paye sa dette symbolique à l'égard de l'Autre (le Père pour Freud) qui a pris, pour lui, en charge la question de l'origine. La névrose est exubérante en modernité parce que la dette à l'égard de l'Autre, présent sous ses différentes figures, est multiforme. Ce qui est très vrai dans la Vienne de Freud, la capitale de ce que Musil appelait la Cacanie, déjà en proie à la double paternité du Kaiser et du König, mais où se forment en plus, au plus fort de la décomposition de l'ancien régime, dans les Arts, dans la logique, dans la psyché, tous les nouveaux grands sujets possibles de la modernité. Avec un Autre et des noms des pères présents sous tant de figures, pas étonnant en somme qu'un des secrets de la condition subjective, la névrose, se découvre à Vienne.

● **Critique**

Deuxième caractéristique de la condition subjective moderne : la *critique*. La *critique* dans la mesure où le sujet de la modernité ne peut être qu'un sujet jouant de plusieurs références entrant sans cesse en concurrence, voire en conflit. Ce dernier aspect est évidemment décisif quant aux institutions de la modernité : en tant qu'institutions interpellant et produisant des sujets modernes, elles ne peuvent exister que comme espace défini par la pensée critique.

Le sujet moderne est donc globalement un sujet névrosé et critique.

Déclin de l'Autre dans la post-modernité

C'est cette définition double qui vient de s'effondrer lors du passage à la post-modernité. Pourquoi ? Parce qu'aucune figure de l'Autre ne vaut plus vraiment dans notre post-modernité. Quel Autre se présente, par exemple,





aujourd'hui aux jeunes générations ou aux populations en général ? Quels Autres ? Quelles figures de l'Autre, aujourd'hui, dans la post-modernité ? Il semble que tous les anciens, tous ceux de la modernité, soient certes encore possibles et disponibles, mais que plus aucun ne dispose du prestige nécessaire pour s'imposer. Tous semblent en effet atteints du même symptôme de décadence. On n'a pas cessé de noter le déclin de la figure du père dans la modernité occidentale (Lacan lui-même, depuis son premier travail publié, sur les complexes familiaux).

C'est pourquoi, après avoir parlé de *décliner* les figures de l'Autre, de leur *déclinaison*, je voudrais maintenant parler du *déclin* de l'Autre - en somme, après s'être décliné, l'Autre s'incline. C'est bien sûr intéressant que les idoles s'effondrent, mais il ne faudrait pas ignorer les sérieux problèmes que cela pose. Car la post-modernité n'a plus de figures présentables de l'Autre à proposer. Si les périodes précédentes définissaient des espaces marqués par la distance du sujet à ce qui le fonde, alors la post-modernité est un espace défini par l'abolition de la distance entre le sujet et l'Autre.

Le Marché, une économie de l'auto-fondation

Je note au passage que j'ai beaucoup de doutes sur ce qu'on appelle « le Marché » à figurer un nouvel Autre. Même s'il est souvent présenté comme remède à tous les maux, il ne vaut nullement comme nouvel Autre, dans la mesure où loin de prendre en charge la question de l'origine, il confronte chacun aux affres (qui ne vont certainement pas sans nouvelles jouissances) de l'auto-fondation. C'est là où se repère la limite fondamentale de l'économie de marché dans sa prétention à prendre en charge l'ensemble du lien personnel et du lien social : ce n'est pas une économie générale, pas une économie symbolique, mais seulement une « économie économique ». Elle joue certes dans le registre de l'économie libidinale dans la mesure où elle permet toujours de présenter un objet manufacturé supposé venir combler tout désir, mais elle échoue à fonctionner comme

économie générale dans la mesure où elle laisse le sujet face à lui-même pour ce qu'il en est de sa fondation.

Benvéniste, Lacan et l'auto-référence

Dans la post-modernité, le sujet n'est plus défini dans son rapport de dépendance à Dieu, au Roi ou à la République, mais est défini par lui-même. J'en vois la meilleure preuve dans la nouvelle définition du sujet parlant donnée par le grand linguistique Benveniste après la seconde guerre mondiale : « est je qui dit je ». Le sujet parlant, dans la post-modernité, n'est plus défini hétéro-référentiellement, mais auto-référentiellement. En donnant cette nouvelle définition, Benveniste a en quelque sorte entériné l'émergence d'un nouveau sujet parlant, définissable de façon auto-référentielle, en lui conférant ses droits sémiotiques. Je parle de Benveniste, j'aurai pu parler de Lacan et du stade du miroir - j'ai montré dans un petit livre que la référence de Lacan impliquait une origine théologique précise, qui était restée méconnue : une référence à Boehme où c'était Dieu qui usait du miroir pour se connaître dans son infinie diversité. Lacan a en somme volé le miroir à Dieu pour le donner au sujet, celui qui dit « je », comme en témoigne le titre : *le stade du miroir comme formateur de la fonction du je*. Je gage qu'après un tel larcin et une telle destitution de Dieu, il ne pouvait que réintroduire de l'Autre - ce qu'il n'a jamais manqué de faire. Mais reste le côté formateur de la fonction du je dans le stade du miroir où le sujet se forme de son image et là aussi, en quelque sorte de façon auto-référentielle.

Auto-référence et néo-libéralisme

Il y a une congruence, historique, entre ces définitions par le miroir et ces définitions auto-référentielles du sujet parlant, on dit en somme que, désormais, le sujet ne peut plus être défini que par lui-même. Par le moment où elles interviennent, elles semblent indiquer que les successives définitions hétéro-référentielles du

sujet, pratiquées par l'Occident, ont finalement mené à la catastrophe nazie de la définition par la Race. Que pouvait-on faire d'autre après cette catastrophe que d'en finir avec les définitions hérétro-référentielles et d'en venir à une définition auto-référentielle du sujet ? Je prends pour ma part les travaux de Benveniste comme ce qui instruit les droits sémiotiques d'un nouveau sujet auto-référentiellement défini. Par « droits sémiotiques », j'entends le droit à l'usage sans condition du « je » : vous pouvez en somme dire « je » sans condition et sans avoir à en rendre de compte à quiconque, fût-il Dieu ou Roi.

Beckett et l'innommable

Il y a beaucoup de conséquences qui découlent de cette nouvelle définition sémiotique. Si la post-modernité, démocratique, correspond en effet à l'époque où l'on s'est mis à définir le sujet parlant de manière *auto-référentielle*, ce qui s'ensuit c'est d'une part la postulation de l'autonomie juridique du sujet, et d'autre part la postulation de sa liberté économique. Je veux dire que l'autonomie juridique, comme la liberté marchande, éventuellement totale comme le néo-libéralisme, sont absolument congruentes avec la définition auto-référentielle du sujet. C'est pourquoi je pense que l'analyse du devenir décadent de l'Autre en période de post-modernité doit comprendre les temps néo-libéraux que nous vivons actuellement, définis par la liberté économique maximale accordée aux individus.

Mais instruire les droits sémiotiques du nouveau sujet auto-référentiellement défini, c'est une chose, et envisager les conséquences clinico-symboliques de cet usage, c'en est une autre. Une autre que Benveniste ne veut pas trop voir. Il ne veut pas voir ce que Lacan voit bien, qu'un sujet défini auto-référentiellement, c'est aussi bien un sujet troué par l'absence de définition. Il n'y a pas que Lacan qui comprend ça. En effet, à la même époque exactement, il y a quelqu'un qui envisage toutes les conséquences quant à l'être parlant du sujet auto-référentiellement défini. Je signale simplement, et je ne développerai pas ce point ici, qu'en 1946, c'est-à-dire à l'époque même de la

découverte de Benveniste, quelqu'un qui ne connaît pas Benveniste découvre en même temps que lui la même formule que lui, ce fameux « est je qui dit je » - à ceci près qu'il apparaît tout de suite que cette formule mène inmanquablement aux pires désordres. Beckett, puisque c'est de lui qu'il s'agit - je vous fais l'aveu ici que ma clinique à moi, c'est la littérature - est en effet l'auteur d'une mémorable formule contre-benvenistienne : « je dis je en sachant que ce n'est pas moi » qu'on trouve dans son plus grand roman intitulé, justement, *L'innommable*. Si ce n'est « pas moi », c'est donc qu'en dépit de l'usage et de la profération de la formule, quelque chose d'essentiel, qui devait fonctionner, est resté en suspens, voire en échec, dans l'accès à la condition subjective que cette formule, selon Benveniste, devait garantir.

L'injonction d'être soi

Ce que je retiens, c'est que nous entrons avec cette formule dans une définition du sujet qui fait appel à l'auto-référence. C'est-à-dire qu'elle ne fait plus appel à l'hétéro-référence, c'est-à-dire à la définition du sujet par un grand Autre. Or, d'autres problèmes commencent à surgir à partir du moment où nous entrons dans un temps où il n'y a plus d'Autres présentables. Pourquoi ? Parce que c'est bien sûr au moment où l'injonction est faite à tout sujet d'être soi que se rencontre la plus grande difficulté, ou même l'impossibilité, d'être soi. Ce qui explique qu'on rencontre de plus en plus souvent, dans les sociétés post-modernes, de techniques d'action sur soi, que ce soit ces programmes télévisuels mettant en scène les vies ordinaires, ou l'usage de psychotropes destinés à stimuler l'humeur et à multiplier les capacités individuelles⁶. Avec la post-modernité, la distance vis-à-vis de l'Autre est devenue distance de soi à soi. Tout sujet se trouve ainsi aux prises avec son auto-fondation, il peut certes réussir mais non sans se trouver constamment confronté à des ratés, plus ou moins graves. Cette distance interne du sujet à lui-même se découvre inhérente au sujet post-moderne et modifie sensiblement le diagnostic de Freud sur le sujet moderne, porté à la névrose. C'est vers une condition subjective

(6) Voir sur ces questions Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi*, Odile Jacob, Paris, 1998.



définie par un état-limite entre névrose et psychose que se définit désormais le sujet post-moderne, de plus en plus pris entre mélancolie latente (la fameuse dépression), impossibilité de parler en première personne, illusion de toute-puissance et fuite en avant dans des faux self, dans des personnalités d'emprunt, voire multiples, offertes à profusion par le marché.

La toute-puissance et la honte

Ce n'est plus la culpabilité névrotique qui définit le sujet en post-modernité, c'est quelque chose comme le sentiment de toute-puissance quand on y arrive et de toute-impuissance quand on n'y arrive pas. La honte (vis-à-vis de soi) a en somme remplacé la culpabilité (à l'égard des autres), comme on témoigne cette expression extrêmement populaire chez les jeunes : « j'ai la honte », « il m'a collé la honte »... L'univers symbolique du sujet post-moderne n'est plus celui du sujet moderne : sans Autre, c'est-à-dire sans repères où puissent se fonder une antériorité et une extériorité symboliques, le sujet ne parvient pas à se déployer dans une spatialité et une temporalité suffisamment amples. Il reste englué dans un présent où tout se joue. Le rapport aux autres devient problématique dans la mesure où sa survie personnelle se trouve ainsi toujours en cause. Si tout se joue dans l'instant, alors le projet, l'anticipation, le retour sur soi deviennent des opérations très problématiques. C'est tout l'univers critique qui se trouve ainsi atteint. On commence à voir en amphithéâtre d'université des situations où une remarque critique d'un étudiant envers la proposition d'un autre peut déclencher une bagarre dans la mesure où le sujet critiqué « subit la honte » et se trouve atteint dans sa personne même.

Abandonnés au Marché

Que faire s'il n'y a plus d'Autre ? Se construire tout seul en utilisant les nombreuses ressources de nos sociétés dites d'information. On voit de plus en plus apparaître des chemins très singuliers de formation. Dans ce cas, le sujet se forme seul, en utilisant toutes les ressources

matérielles et humaines disponibles. Jean-Pierre Lebrun, dans *Les nouveaux désarrois du sujet*, remarque de façon très avisée l'apparition de ces nouveaux autodidactes en corrélant d'ailleurs ce fait à la disparition de la figure du maître. Mais quoi qu'il en soit, comme je l'ai déjà dit, il n'est pas sûr que l'autonomie soit une exigence à laquelle tous les sujets peuvent d'emblée satisfaire. Ceux qui réussissent en ce sens sont souvent ceux qui ont été « aliénés » avant et qui ont dû lutter pour se libérer. En ce sens, cet état apparent de liberté est tout à fait leurrrant car il n'y a pas de liberté, mais seulement des libérations. C'est pourquoi ceux qui n'ont, en quelque sorte, jamais été aliénés ne sont pas libres pour autant. Ils sont plutôt abandonnés. Ils deviennent alors des proies faciles envers ce qui semble pouvoir combler leurs besoins immédiats. C'est ainsi que les adolescents et au-delà constituent aujourd'hui des cibles commodes pour un appareil aussi puissant que le Marché qui peut alors envahir leur vie et se mettre à tout régenter grâce à sa puissance de frappe et de quadrillage, notamment en image, du temps quotidien (télé, cinéma, jeu, pub...). La docilité avec laquelle beaucoup d'adolescents aujourd'hui portent des marques de commerce et en exhibent les logos témoigne assez d'une nouvelle servitude, involontaire, mais bien réelle et assez confondante pour notre génération critique. En fait beaucoup de jeunes, à défaut d'être non dupes et nomades, se retrouvent dans la position d'être simplement orphelins de l'Autre. De sorte qu'ils cherchent, comme ils peuvent, à obvier au défaut de l'Autre.

Échapper à la carence de l'Autre

J'ai cru à cet égard pouvoir repérer quatre possibilités pour obvier à la carence de l'Autre, au demeurant très « logiques », et ces quatre moyens me semblent amplement expérimentés par les adolescents et les jeunes adultes des sociétés post-modernes - tous posent de très graves problèmes aux éducateurs et aux professionnels de la santé. La première possibilité relève de l'évitement pur et simple de l'autonomie. Les deux suivantes relèvent de l'élection d'un ersatz censé suppléer à la carence

de l'Autre. La quatrième possibilité va en quelque sorte plus loin puisqu'elle correspond à une tentative de devenir l'Autre à la place de l'Autre.

● La bande

Lorsque l'Autre manque et qu'on ne peut faire face seul à l'autonomie ou à l'auto-fondation requises, on peut toujours essayer d'y faire face à plusieurs. Il suffit de relever d'une personne comprenant plusieurs corps distincts. Cela s'appelle une bande. Ce ne serait pas la première fois que l'humanité invente cette disposition : Maurice Leenhardt a montré il y a longtemps déjà que, chez les Mélanésiens par exemple, plusieurs corps (l'oncle maternel et le neveu) pouvaient être groupés dans une même personne sociale. La bande est marquée par le transitivity : puisqu'on appartient à une même personne, si l'un tombe, l'autre peut avoir mal. La bande possède un nom collectif porté par chacun à l'extérieur. Elle possède sa signature, son sigle, son tag, qui marque et délimite son territoire - le moindre voyage en chemin de fer montrera l'étendue du phénomène. Si un individu venait à se détacher de la personne globale figurée par le groupe, par exemple en s'intéressant à autre chose que ce qui occupe le groupe, le groupe qui ne peut admettre l'arrachement d'un de ses membres et qui veille à son intégrité ne peut que le ramener en son giron par tous les moyens possibles. Il est ainsi parfois très difficile pour un professeur d'école de solliciter *un* élève qui appartient à une bande parce que c'est toute la bande qui vient ou qui répond à la moindre sollicitation en étalant ses prérogatives et ses objets. C'est donc le contraire de l'autonomie du sujet qui s'obtient dans la bande, c'est la fusion de tous en une seule entité, de préférence celle du chef de bande. Variante de la bande : le gang. C'est en quelque sorte le débouché naturel de la bande. Le gang est une bande qui a réussi en imposant ses méthodes expéditives (racket, attaques, règlements de comptes...). Les établissements scolaires des zones difficiles sont particulièrement exposés à la conversion des bandes en gangs. Il est intéressant de noter que les méthodes du gang peuvent être très efficaces dans le domaine de la concurrence économique comme le montre parfaitement l'industrie du rap, par exemple, qui a vu l'apparition de firmes

de production gérées par les gangs, selon des méthodes de gang, capables de s'opposer aux majors et de s'intégrer au Marché là où toutes les autres petites firmes alternatives avaient échoué⁷.

● La secte

Lorsque l'Autre manque, on peut ériger à toute force une sorte d'Autre qui garantisse absolument le sujet contre tout risque d'absence. C'est ce qu'on voit à l'œuvre dans les multiples sectes qui fleurissent dans les sociétés post-modernes - un petit groupe s'assemble, brandit l'effigie d'un gourou ou du nouveau maître absolu et s'affronte au besoin aux groupes d'en face assemblés sous la bannière d'un autre gourou. L'époque post-moderne est propice aux sectes et aux fondamentalismes.

● L'assuétude

Lorsque l'Autre manque, on peut ainsi tenter de réinscrire l'Autre dans l'ordre non plus du désir, mais du besoin. La marchandise peut jouer ce rôle. On voit ainsi se développer de véritables addictions à la marchandise. À toutes les marchandises dont une bénéficie du terrible privilège d'être illicite, rare et chère, donc extrêmement tentante entre toutes les marchandises, je veux parler bien sûr de la drogue. Avec la drogue, on réinscrit l'Autre dans l'ordre non plus du désir, mais du besoin. C'est ce qui est à l'œuvre dans la toxicomanie où l'enjeu n'est plus de faire de la difficulté d'exister une quête symbolique où ce qui vient combler l'imperfection usuelle de l'Autre doit être savamment construit et exprimé, notamment par la création artistique (poèmes, danse, chant, musique, peinture...). Dans la toxicomanie, cette laborieuse quête est transformée en une simple dépendance à l'égard d'un Autre sorti du champ du désir et *réinscrit en quelque sorte dans le réel du besoin*. Au moins saura-t-on ainsi où est et ce qu'il en est de l'Autre dont on manque : rien d'autre qu'un produit chimique aussi addictif que possible que l'on pourra se procurer à condition qu'on en devienne l'esclave. On connaît les effets dévastateurs de l'usage intensif, je ne parle pas de l'usage occasionnel, de drogues vis-à-vis de l'institution scolaire.

(7) Un excellent dossier sur ce sujet a été diffusé par l'hebdomadaire Téléràma, en novembre 1999.



UN MONDE FOU ?

● La toute-puissance

Lorsque l'Autre manque, enfin on peut se passer de l'Autre à la condition de se trouver soi-même investi des signes de la toute-puissance qui le caractérisaient. Dans l'infatuation subjective, le mouvement auto-référentiel qui était fixé au tiers de la structure, au *il*, s'est égaillé pour venir se fixer au *je*. Les conséquences, quant au lien social et à l'être-ensemble, sont inévitables : si l'action de chacun n'est plus référée à ce qui la dépasse et la garantit, il n'y a plus de différence entre le droit à la liberté dont chacun dispose désormais inconditionnellement et l'abus du droit à la liberté. Le sens que l'homme donne à sa liberté, tombe immédiatement en déshérence et plus rien ne s'oppose à ce que l'espace public soit constamment traversé par des prouesses individuelles. Dans les cas extrêmes, on pourra même s'octroyer droit de vie et de mort sur ses semblables et l'on se dotera éventuellement de pouvoirs magiques, d'autant plus facilement que le prestige social des techno-sciences, renforçant constamment l'environnement prothétique, ne va pas sans exalter les sentiments de toute puissance du sujet. Les actes de violence les plus crus, comme ceux de Littleton par exemple, que je mentionnais au début, peuvent alors déferler sans aucune retenue.

● ... et la dépression

A ces quatre tendances, j'ajoute que quand rien de tout cela ne marche, il reste la dépression, c'est-à-dire le « je dis je en sachant que ce n'est pas moi ». Pas moi ! - on ne peut pas croire à soi. Ou alors on se met dans la peau d'un moi diffracté, comme en atteste ce qu'on appelle, à tort ou à raison, le syndrome dit de « personnalités multiples » dont Beckett dans *L'Innommable*, annonçait la forme générale. Ces cas sont en considérable augmentation aux États-Unis bien que certains freudiens préfèrent n'y voir que des cas d'hystérie⁸.

● ... et l'amputation

Et, si ça ne marche toujours pas, il restera l'ultime recours du sacrifice. Il existe ainsi de nouvelles formes du sacrifice en régime démocratique. Dans *Folie et Démocratie*,

j'avais déjà indiqué qu'un des moyens d'obvier à l'emmêlement intérieur du sujet contraint de se fonder lui-même était de se donner un point d'appui externe. J'avais ainsi, entre autres cas, examiné celui d'une jeune femme cherchant à se fonder comme sujet social à partir d'une plainte par elle déposée à l'endroit d'un fabricant de whisky à la suite de la mort de l'enfant qu'elle portait après qu'elle eut avalé le contenu d'une bouteille au cours d'une soirée de déprime. Par le recours en justice, elle espérait en quelque sorte se refonder à partir de sa reconnaissance comme sujet supposé ne plus savoir comment agir dans la vie sociale usuelle, en l'occurrence ne plus savoir qu'il est recommandé de ne pas boire une bouteille d'alcool lorsqu'on est enceinte. Il m'apparaît aujourd'hui qu'il s'agit en quelque sorte d'un exploit sacrificiel qui permet au sujet de se fonder en s'amputant d'une partie de lui-même. Se fonder sur une amputation en quelque sorte, laquelle devient ainsi une sorte de repère dans le réel suppléant au défaut de repère dans le symbolique. Henri Frignet, psychanalyste qui a beaucoup travaillé sur des cas de transsexualisme, m'a indiqué que la demande d'ablation du pénis pouvait également être prise comme une des formes post-modernes du sacrifice permettant de fonder du repère et d'éviter l'emmêlement intérieur. Il m'a également fait part d'une autre forme sacrificielle, très prisée actuellement outre Manche, qui consiste en l'amputation d'un membre, en général une jambe, parfois les deux, qui permet au sujet amputé, de même que dans le transsexualisme, de vivre son corps comme amputé, et de se réclamer ainsi d'une identité d'amputé. Cela porte même un nom, l'*apotemnophilie*, et il semble que quelques chirurgiens et psychiatres anglais sont en train de se faire une jolie clientèle avec ce type de demande.

Le grand marché de la prothèse identitaire et sexuelle

Je terminerai en évoquant les deux grands dénis du réel que toutes ces formes touchent et qui apparaissent dans la post-modernité : le déni du réel de la différence générationnelle où le sujet post-moderne méconnaît le principe

(8) *Le schéma freudien qui est alors invoqué est celui que Freud tenait de Charcot à propos de l'attaque hystérique : « dans un cas que j'ai observé, écrit Freud, la malade tient sa robe serrée contre son corps (en tant que femme) tandis que de l'autre elle s'efforce de l'arracher (en tant qu'homme) ». Cf. Freud, « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité [1908] » in Névrose, psychose et perversion, trad., Laplanche et Pontalis, PUF, Paris, 1973, p. 155. Si ce cas de personnalité double décrit par Freud est à l'évidence un cas d'hystérie, est-ce à dire que tous les cas de « personnalités multiples » le sont nécessairement ? Qu'en est-il de ceux qui ne réfèrent pas à la bisexualité, et de ceux qui ne se présentent pas selon un conflit de personnalités co-présentes, mais successives ?*

La condition subjective à l'ère de l'économie de marché

d'antériorité où le père fonctionne comme repère. La crise de l'éducation fonctionne sur ce déni, de même que tous les bricolages dans la procréation qui brouillent les repères générationnels. Je fais allusion à ces tentations de sortir de l'ordre de succession des générations (ces grands-mères qui enfantent, de même que ces pères morts, sagement rangés dans des petits flacons, qui donnent la vie). Et, bien sûr, il y a l'autre déni essentiel, celui de la différence sexuelle. Je viens d'évoquer que nos sociétés produisaient désormais ce que j'ai appelé des "sujets supposés ne plus savoir", des sujets pris dans le seul présent, des sujets en somme non institués, contraints en quelque sorte d'assurer leur être social dans un juridisme permanent. À ces personnalités flottantes, il convient d'ajouter ces sexuations flottantes, ce qui n'est certes pas nouveau, mais qui se résout maintenant par un grand marché du kit et de la prothèse identitaire et sexuelle grâce auxquelles le sujet aujourd'hui tente de sortir de l'assignation de tout sujet à l'un des deux genres (être homme *ou* femme). C'est certes une vieille tentation pour tout être humain, mais elle se jouait sur le registre symbolico-imaginaire, et elle se joue aujourd'hui sur le registre du réel et de la volonté de changer de sexe, comme si c'était possible, en se faisant couper ou rajouter quelque chose. En plus donc de ne plus savoir où, quand, qui et combien il est, le sujet post-moderne est sujet à ne plus savoir de quel sexe il relève.

Voilà, je crois que, s'il y a effectivement une nouvelle condition subjective comme j'ai essayé de le montrer, il y a de nouvelles pathologies. Ce qui ne veut d'ailleurs pas dire que les anciennes ont disparu. Il y a de nouvelles souffrances et je trouve au total qu'on n'est pas très en avance dans l'intelligence de ces nouvelles souffrances. Il faut donc continuer les œuvres freudienne et lacanienne, c'est-à-dire ni se contenter de les répéter, ni de tout jeter par-dessus bord, deux attitudes qui se voient beaucoup de nos jours. Il faut reprendre et continuer tout cela, aller au-delà de ce qui est déjà acquis sans remettre en cause les bases et je pense que l'apport de la philosophie et de quelques autres sciences n'est pas, dans cette immense tâche, tout à fait superflu. J'espère que ces quelques considérations sur les mutations actuelles dans la condition subjective auront

permis de dégager ce qu'il faut bien prendre en compte dans l'analyse de la santé mentale à l'heure de l'économie de marché. ●

Guérir le social?



UN MONDE FOU ?

.....

A partir d'une question : comment guérir le social ?, Jean-Pierre Lebrun examine les différents niveaux de l'éclatement de la solidarité sur le plan social, phénomène tendant à produire un engluement du Sujet dans une notion de la santé mentale réduite à un état de complet bien-être qui aboutit inmanquablement à des conséquences subjecticides : les désarrois et symptômes nouveaux conduisent à l'élaboration de certaines politiques aux conséquences désastreuses (« on ne sait plus inter-dire, donc on nous empêche »). Ces constats nécessitent la recherche et le déploiement de nouvelles façons d'intervenir où l'on voit apparaître la notion centrale de l'accueil à des gens qui se présentent bien souvent aujourd'hui sans histoire. L'accueil devient ainsi le terrain essentiel d'une scansion donnée au sujet par la parole d'un autre (l'intervenant) censée lui permettre de retrouver des liens avec sa propre histoire.

.....

Il y a eu, samedi dernier, une réunion sur *subjectivité et lien social* durant laquelle un collègue et ami tout à fait bienveillant me faisait remarquer que je voulais *soigner* le social. A la fin de l'après-midi, en reprenant son intervention et en voulant m'en défendre, - ce qui

toujours se passe, c'est qu'alors on aggrave son cas -, je lui ai dit : « *et tu dis que je veux guérir le social* »... Alors, comme c'étaient en majorité des analystes, le passage de *soigner* à *guérir* n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd, et je suis parti de cette journée en me demandant ce que j'en ai à faire de *guérir le social* et d'où ce lapsus m'est venu : mettre *guérir* au lieu de *soigner* ?

Et puis, je me suis dit qu'au fond, c'est tout à fait juste.

L'éclairage du trajet singulier

L'expérience qui a été la mienne pourrait peut être servir en ce qu'effectivement, par une analyse ou par des analyses, il est possible de guérir de l'influence de l'environnement du social sur les premiers autres que l'on a eus, en l'occurrence ses parents. Mon histoire personnelle m'a sans doute rendu extrêmement sensible aux difficultés dans lesquelles pouvait se trouver un enfant, futur sujet, lorsqu'il a affaire, non pas seulement à des parents malveillants, - j'ai eu le privilège d'avoir des parents bienveillants -, mais à des parents dont quelque chose du social venait subvertir le fonctionnement. Ceci sans les dédouaner aucunement de leurs responsabilités et encore moins de la mienne. Du coup, il m'est apparu que guérir du social ou s'intéresser au social, non pas en tant que philosophe comme Dany-Robert Dufour, mais en tant que psychanalyste, pouvait avoir d'intéressant qu'au fond, nous avons un avantage fou, nous humains, c'est que chacun d'entre nous rejoue quelque chose de l'entièreté de l'humanité.

L'éclairage que peut prendre le trajet singulier de quelqu'un peut paradoxalement servir à la collectivité ou même le rendre sensible à quelque chose qui se passe et qui est difficilement accessible. Il n'est pas impossible qu'une des manières de contribuer à éclairer ce qui se passe, puisse venir par le biais du trajet singulier de quelqu'un. Mais comme capacité, sans pouvoir le conceptualiser. C'est ce qui arrive à un enfant. Un enfant ne conceptualise rien du tout mais

Jean-Pierre Lebrun,
psychiatre,
psychanalyste,
Namur.

Transcription
(revue par
l'auteur) et
titres : Claudia
Taronna et Vanni
Della Giustina.

Jean-Pierre
Lebrun est
l'auteur
notamment de *Un
monde sans
limite, Érès, 1997*
et *Les désarrois
nouveaux du
sujet, Érès, 2001.*

Forum
Santé mentale

**Vers quelles
politiques
coordonnées à
Seraing**

(1) *C'est la position connue comme position hystérique : quelqu'un qui est toujours capable d'aller dans n'importe quel milieu parce qu'il sait toujours trouver, absolument et rapidement, ce qui ne va pas. Comme il prend la position de définir ce qui ne va pas, ou de dire ce qui ne va pas, il est évident que dans ces conditions, il peut toujours s'en tirer. Le problème c'est que le jour où il ne se trouve pas dans un milieu où ça ne va pas, il n'a plus rien à dire. Vous voyez donc qu'il ne suffit pas d'être un sujet en contradiction avec ce qui est autour de soi.*

(2) *Ce qu'on appelle bien souvent actuellement la période de latence qui sera suivie de l'adolescence.*

(3) *Quand je dis l'Autre, il s'agit de la même référence à Lacan que Dany-Robert Dufour. Lacan présente cela comme ce qui dépasse de loin l'autre, le petit autre rencontré.*

(4) *ou des autres, ou des premiers autres.*

(5) *C'est probablement ce que l'on pense être le cas des autistes, ceux qui ne parlent pas avant six ans.*

il repère, il peut très bien repérer que quelque chose ne tourne pas rond et d'une manière tout à fait particulière. La question est un peu celle-ci : comment l'enfant, qui est un futur sujet, va-t-il et d'où va-t-il arriver à pouvoir décider ce qui est bon pour lui ? D'où cela lui vient-il, dans un premier temps, et plus tard si son jeu se poursuit, de pouvoir repérer ce qui convient ? Ce qu'on peut souhaiter à chaque adulte, c'est que quoiqu'on lui dise, il arrive à pouvoir s'en tirer. Il y a des gens extrêmement fins là-dessus qui, même dans les situations les plus délicates, arrivent à s'apercevoir, par exemple dès 1933, que quand on est juif, il vaut mieux quitter l'Allemagne ; et il y en a d'autres qui, au contraire... Parfois vous arrivez vous-même dans un univers tout à fait inconnu et vous trouvez qu'il y a quelque chose, là, qui fait qu'il vaut mieux que vous preniez la poudre d'escampette, quitte à paraître pour un fuyard. « *Courage fuyons* », ça existe, ce n'est pas seulement une boutade.

Un sujet, c'est celui qui est capable de *faire objection au savoir de l'Autre*.

Devenir sujet

L'Autre, d'emblée, est présent dans ma définition. Et pourtant, il ne s'agit pas seulement de se contenter d'une définition du sujet de l'ordre d'être en contradiction avec l'Autre¹. C'est plutôt dans le fait de pouvoir dire quelque chose à partir de ce qu'il a repéré comme étant un manque chez l'Autre c'est-à-dire une *incomplétude du savoir de l'Autre*.

L'Autre est toujours fondamentalement incomplet. Il me semble qu'aujourd'hui, l'astuce, l'horreur et la confusion dans laquelle nous sommes, c'est que pour la première fois dans l'histoire peut-être, *l'Autre ne nous apparaît pas comme incomplet*.

Ce que je vous dis là suppose qu'on est bien sûr sujet mais surtout qu'il y a le devenir. Etre sujet, ça ne va pas de soi. Le fait de naître sujet n'empêche pas qu'il y a à le devenir. Au départ, un enfant est *dit* par les autres, il est *dit* par ses parents et par son entourage dans le meilleur des cas. A un moment donné dans son histoire², cet enfant est chargé de devenir responsable de ce qu'il dit. Etre sujet, ce serait être quelqu'un qui est capable de s'énoncer, de dire quelque

chose de singulier de lui, mais aussi de consentir à soutenir les conséquences de ce qu'il dit, sans les connaître nécessairement à l'avance.

On ne peut pas se contenter des Droits de l'Homme comme droit d'être sujet parce que cela correspond à dire que le sujet naît et est entier à la naissance. Il est là, mais virtuellement. Il faut encore que ça s'actualise pour qu'il devienne sujet. Vous savez qu'il n'y a pas formule plus mensongère que cette formule : « *on naît tous égaux*. » Il y a bien une potentialité d'égalité, une virtualité d'égalité, mais cette affaire là n'est pas donnée d'avance, bien au contraire. Il y a des procédures qui vont permettre à certains d'être « plus égaux » que d'autres. Je ne parle même pas là de questions économiques. Plus radicalement, il y a des déterminants qui vont vraiment permettre à certains d'être plus que d'autres. Il y aura aussi ce travail de toute l'adolescence où, pour devenir sujet, il faudra consentir à un travail de subjectivation : il va falloir que le sujet prenne sur lui une série de choses, quelle que soit son origine.

Le social, scène de l'Autre

En quoi est-ce que cela serait en rapport avec le social ? Justement, vous voyez que je parle là d'un rapport à l'Autre³ puisque d'arriver à décider ce qui est bon pour soi, cela suppose d'avoir pu s'aliéner à l'Autre, d'avoir pu accepter d'être tout à fait dépendant de l'Autre⁴. La scène de l'Autre, ça suppose d'avoir pu s'y aliéner mais aussi de pouvoir à un moment donné s'en séparer. Il faut les deux mouvements.

C'est dès la naissance qu'on est aliéné à l'Autre. Au début, on demande peu l'avis à l'enfant qui va se mettre sous l'autorité de l'Autre. Je ne dis pas sous l'autorité de papa ou maman, c'est sous l'autorité de l'Autre écrit avec un grand A ; il va se mettre *sous l'autorité de la parole*. Il peut évidemment refuser⁵. Dès lors, la question du suicide est d'emblée une question fondamentale comme potentialité du sujet puisque c'est ce premier refus qu'il peut énoncer à tel point qu'il y risquerait peut être son existence plus tard. Cela a trait à ce premier moment où il faut quand même qu'il accepte, qu'il consente à l'Autre. Ce mouvement de



UN MONDE FOU ?

consentement est quelque chose où, à tout moment, il peut « reprendre ses billes ». Le suicide n'est rien d'autre que ça. Le suicide n'est pas un avatar, c'est ce qui signe l'existence potentielle du sujet.

Que suppose se séparer de l'Autre ? Ça suppose que comme sujet, je reconnaisse que *l'Autre manque de savoir qui je suis*. Le manque dans l'Autre est tout à fait radical, très important. Ça suppose qu'il y a du trou dans l'Autre sur mon être et que ma liberté, ce n'est pas du tout de faire ce que je veux. D'avoir repéré qu'il y a du manque dans l'Autre sur ce que je suis, ma liberté, c'est simplement, - bien que j'en aie profité [de l'Autre], bien que j'en aie usé, bien que j'aie été construit par lui -, de pouvoir quand même m'en décoller.

Vous voyez que ce travail de subjectivation⁶ suppose évidemment un inconfort, un malaise. Ça suppose une incertitude, ça suppose un minimum d'angoisse. Lacan l'appelait « *la seule angoisse légitime* ». S'il y a beaucoup d'angoisses illégitimes, celle d'avoir à assumer que j'ai à donner ma propre réponse quand il n'y a personne qui me dira qui je suis, c'est une angoisse légitime, la seule. Ça ne va donc pas tout à fait bien avec le confort ou le bien-être d'office.

Se séparer de l'Autre⁷, ça suppose aussi qu'il consente à pouvoir être troué, qu'il accepte d'être reconnu manquant. Vous connaissez sans doute cette histoire de la fille ou du fils à qui la mère dit « *tu me tues* » quand il (ou elle) fait quelque chose qu'elle n'apprécie pas ; des cas aussi où la mère s'effondre lorsqu'il prend une certaine autonomie ; des exemples où l'un ou l'autre parent se déprime lorsque le décollement se fait. Cela veut dire que, dans l'Autre, dans ceux qui Le représentent, il est nécessaire qu'ils me reconnaissent comme sujet, comme ayant à faire ce travail de me décoller d'eux ou de Lui.

Un social sans manque

Pourquoi guérir le social ?

Parce que je pense qu'il y a des conditions sociales ou familiales où l'Autre ne consent pas à Sa dé-complétude, ne consent pas à faire entendre qu'il y a du manque et que c'est dans ce manque que je trouve ma place de sujet. C'est

là que le nouveau, le neuf, l'enfant peut exister comme sujet à la condition qu'il accepte ce travail de subjectivation qui ne va pas être sans lui apporter, non pas le bonheur mais l'inconfort, non pas la certitude mais un type particulier d'incertitude qui peut se transformer en certitude, non pas l'absence d'angoisse mais l'angoisse...

Y a-t-il donc une organisation sociale qui favorise la reconnaissance de cette barre sur l'Autre et une autre pas ? Dany-Robert Dufour parle de ces figures de l'Autre qu'il s'agirait d'identifier. Je pense que c'est autour de cette lecture que l'on pourrait faire un travail intéressant. Autrement dit, que serait notre social d'aujourd'hui pour qu'il semble ne pas présenter spontanément la possible dé-complétude de l'Autre ? Comment me représenter le social d'aujourd'hui pour rendre compte d'une difficulté forte du sujet à pouvoir se séparer de l'Autre ?

Je pourrais partir d'un exemple simple mais qui est un trait historique jamais repéré dans l'histoire. Je pense qu'il n'y a pas trace, dans l'histoire, de parents qui ne se sont pas reconnus l'autorité, la légitimité de dire non à leurs enfants. Dany-Robert Dufour parle aussi de ce qu'en une génération, les choses ont bougé. Vous savez tous qu'aujourd'hui les parents⁸ sont malades de ne pas pouvoir fournir à leur enfant ce dont ils pensent qu'il manque alors qu'hier ils se croyaient tout à fait légitimés à pouvoir dire, à pouvoir assumer le fait de ne pas être en mesure de leur fournir ce qui leur manquait.

Le principe d'humanité

Je me suis fait une petite représentation très simple que je voudrais vous faire partager pour essayer de vous faire entendre ce qui se passe aujourd'hui. J'ai vu sur la table de librairie qu'on présentait un ouvrage de Jean-Claude Guillebaud : *Le principe d'humanité*⁹, un ouvrage que je trouve tout à fait pertinent parce qu'il vient bien indiquer ce que les psychanalystes aussi indiquent : il y a quelque chose d'un premier niveau à la construction que maintenant, je mettrais en quatre étages.

Le premier niveau¹⁰, c'est l'étage de l'*humus* humain comme l'appelle Lacan¹¹. L'*humus* humain, c'est ce qui fait la spécificité de

(6) *C'est à dire devenir à mon tour sujet, aliéné dans l'Autre, ayant repéré le manque dans l'Autre, et m'en séparant de ce fait.*

(7) *L'Autre, écrit toujours avec un grand A, c'est la scène générale même si elle souvent présentifiée par papa et maman et quelques autres.*

(8) *pas tous heureusement, mais beaucoup.*

(9) *Jean-Claude Guillebaud, Le principe d'humanité, Seuil, 2001.*

(10) *au-dessus ou en dessous, comme vous voulez. Ceci pour dire qu'il ne faut pas d'office le mettre au ciel.*

(11) *« Le savoir par Freud désigné de l'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre... » Lacan, Note italienne, 1974, in Autres Ecrits, p. 311, Seuil, 2001.*

(12) *je parle d'objet au sens tout à fait général : aussi bien le partenaire que l'objet quel qu'il soit.*

(13) *Vous voyez comment, du coup, la dé-complétude se transmet.*

(14) « Inventé et développé par Gunther von Hagens, le procédé de la plastination consiste à remplacer l'eau des tissus contenue dans les cellules par une substance plastique spécifique. Les cellules demeurent à cet égard durablement conservées jusqu'au domaine microscopique sans perte de l'aspect naturel anatomique. Les préparations sont sèches et inodores ; elles présentent une fermeté permettant des créations d'un genre tout à fait nouveau. »
Dépliant de présentation de l'exposition Körperwelten.

l'humanité. Vous savez bien que nous sommes les seuls animaux dotés de la parole et que cela suffit pour nous contraindre à la reconnaissance de la limite. Parce que, en soi, parler, ça suppose une limite.

Je saute un étage. Entre l'*humus* humain et la famille, il y a le social et je saute cet étage pour le moment. J'en arrive directement à la famille. La famille, les premiers autres n'ont d'autre tâche que d'essayer de présentifier cette limite à l'enfant, futur sujet. C'est en reconnaissant qu'il y a une limite à sa jouissance et que le fait de parler suppose la limite à la jouissance, qu'ils l'aident à prendre sa place de futur sujet.

Le quatrième étage est celui du sujet lui-même. Dans sa réalité psychique, il faut qu'il introjecte, qu'il introduise à l'intérieur de sa tête, que cette limite est fondatrice de son désir. Ça veut dire que l'objet qu'il va rencontrer, quel qu'il soit, ne sera plus jamais qu'un semblant de l'objet tout à fait adéquat. Frappé, marqué comme ça par ce que c'est que la parole, cela va impliquer que l'objet¹² que je rencontre va toujours être frappé de cette marque qui le rend inadéquat à la satisfaction complète et absolue¹³. Cet objet vaut paradoxalement plus par son absence que par sa présence.

Il y a quelque chose de très spécifique à l'humanité. Nous tournons, nous fonctionnons sur un dysfonctionnement, sur une inadéquation entre ce que je peux devenir comme sujet et l'objet, contrairement à l'ensemble du règne animal qui, organisé par l'instinct, se débrouille pour toujours trouver ce qui lui permet l'existence. L'enfant, - celui que j'évoquais -, va chercher ce qui est bon pour lui, non pas à partir de l'instinct, mais à partir de son savoir inconscient qui lui permet de repérer que l'objet qu'il vise est déjà frappé de cette limite.

L'étage social

J'ai passé un étage parce que c'est celui où il se passe quelque chose. Le social, jusqu'à présent, s'arrangeait, s'organisait, - peu importe les figures, peu importe si c'était via les dieux, via le Dieu, via la république ou que sais-je encore -, pour ritualiser, organiser dans la vie sociale la persistance de l'exigence de cette limite qui est inscrite dans l'*humus* humain. Et il légitimait du coup, toute une série de personnes à pouvoir

dire cette limite : « *c'est grâce à elle que tu peux désirer, c'est grâce à elle que tu peux être sujet.* » Ça ne vaut donc pas seulement pour les parents, ça vaut aussi pour les enseignants. Si, comme le rappelle Dany-Robert Dufour, ils sont en panne aujourd'hui, c'est parce qu'ils ne se sentent plus légitimés à poser cette limite pour pouvoir soutenir leur existence de sujet. Ils sont condamnés à négocier pour voir où on va mettre les limites. Du coup, pendant 95 % de leur temps, ils discutent pour savoir où on met la limite et il leur reste 5% pour enseigner ce qu'ils ont à enseigner. Je caricature volontairement et abusivement, mais c'est un peu l'esprit dans lequel je veux vous indiquer les choses.

Pour des raisons dues aux conséquences de la modernité, la solidarité qui existait entre l'*humus* humain, le social, le familial et le sujet, a éclaté au niveau du social. Cette solidarité est remise à tel point en cause que la visibilité de la nécessité de la limite n'est plus spontanément donnée au sujet. Elle n'est donc plus spontanément transmise au sujet. Ce lieu, qui toujours est frappé de ce manque, cet endroit de l'absence de l'objet, saute.

Une exposition remarquable est en train de se tenir à Bruxelles, dans un endroit tout à fait adéquat, les abattoirs d'Anderlecht, où on propose à votre vue des cadavres, de vrais corps humains plastinés¹⁴. C'est une exposition qui a eu lieu dans plusieurs villes d'Europe et qui, actuellement, en est à plus de huit millions de visiteurs : il faut ouvrir les portes de cette exposition la nuit pour satisfaire à la demande. Pour la première fois dans l'histoire, la mort, le mort, le cadavre n'est plus recouvert d'un voile, n'est plus mis à l'abri, n'est plus caché, n'est plus soustrait au regard ; toutes choses qui viennent rappeler et même originer le fait que l'objet tout à fait adéquat, du fait d'être humain, est raté. Vous savez qu'on fait remonter l'humanité à la reconnaissance des morts. Cette dimension s'inverse aujourd'hui en une invitation à jouir de la mort. Comme, je l'imagine, toute une série de médecins, j'ai reçu une invitation pour aller voir cette exposition et qui mettait en avant la fascination de l'authentique : « *là, au moins, c'est pas du cadavre bidon, c'est du vrai !* ». Pour Loft Story, on le disait aussi : là au moins c'est la réalité vraie ! Baudrillard avait fait un très bon



UN MONDE FOU ?

article dans Libération qui disait¹⁵ : « *qui sont donc ces connards pour penser qu'une fois qu'on prétend avoir la vérité vraie, on ne s'aperçoit pas qu'elle a déjà foutu le camp ?* ». Le propre de toute cette dimension de la vérité vraie, de l'authentique absolu, c'est que, de par notre humanité, nous devons en payer le prix du deuil.

Un état de complet bien-être

Heureusement, il y a de bons endroits de résistance et on ne va pas tout à fait se laisser faire. Mais c'est là une subversion de taille parce qu'aujourd'hui, je prétendrais volontiers que nous risquons, non plus de promouvoir un *sujet du désir* mais au contraire ce que j'appellerais volontiers un *non-sujet du jouir*. Trouver cet objet, trouver l'idéal d'authenticité, de vérité vraie, mettre la main sur l'objet idéal et adéquat, non pas de manière intermittente mais de manière permanente, voilà ce qui est inscrit dans cette formule qui dit que la santé mentale est un *état de complet bien-être physique, mental et social* et ne consiste pas seulement à une absence de maladie ou d'infirmité. Si la deuxième partie de l'énoncé me semble juste, la première me semble bien inviter à là où se passe le leurre très précis de notre société qui consiste à penser que nous allons pouvoir échapper à la dé-complétude de l'Autre. Du coup, c'est l'altérité qui vole à la trappe et en même temps, c'est le sujet lui-même qui est frappé de non-lieu.

Mais, au fond, pourquoi pas le bien-être ? On pourrait reprendre une clinique à minima des effets de ce que, pour un sujet enfant, nul ne vient lui faire entendre qu'il faut qu'il consente à cette limite pour pouvoir désirer. Vous pouvez repérer ça dans les trajets cliniques de gens pour qui la mère n'utilisait son enfant que comme son objet¹⁶. Une fois que l'enfant est pris dans cette modalité-là, une fois qu'il est pris dans quelque chose qui ne lui permet pas de se déprendre de l'Autre parce qu'il va mettre en péril cet Autre s'il s'en déprend, cela introduit chez lui une nouvelle économie psychique¹⁷ qui a une série de paramètres complètement différents, qui peuvent aller jusqu'à la confusion du virtuel et du réel et que sais-je encore... Ce moment-là est capital parce que s'il ne se passe

pas très tôt dans l'histoire d'un enfant, il ne se passera qu'avec beaucoup de difficultés pour autant que ce soit encore possible. Dans un cadre de société ou dans un environnement social qui nous laisse penser que le consumérisme pourrait entièrement nous satisfaire, l'étage de la famille, les parents eux-mêmes, se voit délégitimé à se montrer vivant dans sa dé-complétude et peut, du coup, vouloir répondre à tout. Cela équivaut à une non-transmission de cette incontournable limite nécessaire à la fondation de l'humain.

Un non-sujet contraint à jouir

Le point d'origine du sujet est toujours un point vide. Aujourd'hui, on veut contenir, on veut positionner, on veut déterminer, on veut organiser... Autrement dit, on veut ne plus respecter l'existence de ce point vide mais avoir affaire à des sujets que l'on manie plus facilement. La logique sociale d'aujourd'hui organise la place d'un *non-sujet contraint à jouir*. Contraintes, non pas de l'extérieur, plus subtiles que les précédentes qui n'arrivaient pas à mettre la main sur le sujet qui avait toujours le droit d'échapper ; contraintes inscrites dès le départ de telle sorte qu'il n'a plus à se libérer de l'Autre mais qu'il aura la tâche quasi impossible d'avoir, de lui-même, à se libérer de sa propre jouissance dans laquelle il est englué. C'est-à-dire un non-sujet dans son aptitude au désir.

C'est toute l'économie psychique qui est subvertie. L'économie psychique qui n'assume plus la subversion introduite par le langage, s'annule de ce fait même comme économie psychique et n'est plus que l'écho de l'économie de marché. C'est une économie seulement économique comme le dit Dany-Robert Dufour. Ce n'est plus une économie psychique. Ce qui passe à la trappe, c'est le sujet dans sa singularité potentielle de sujet.

Plaintes, besoins, demandes

S'il y a une subversion dans l'économie psychique à partir de ce que je viens de vous indiquer, il y a aussi une subversion radicale

(15) *Ce ne sont pas ses termes, ce sont les miens.*

(16) *Parfois d'ailleurs de manière non négative ; ne fut-ce que parce qu'elle était dans un deuil dont elle ne se sortait pas et que sa seule raison d'exister était encore ce bout de chair qu'elle avait mis au monde.*

(17) *De la même façon que Dany-Robert Dufour essaye de distinguer la névrose classique et ce qui se passe aujourd'hui.*

dans ce qu'il en est des plaintes, des besoins et des demandes. La mutation aujourd'hui, c'est que l'on passe de la demande à l'offre. Si je devais quand même consentir au terme de besoin¹⁸, je dirais qu'il n'y en a qu'un en santé mentale. Le seul besoin de la santé mentale, c'est que puisse exister du sujet, qu'il y ait de la place pour ce qui échappe à tout ce qui est prévu, qu'il y ait de la légitimité à l'objection bien qu'elle soit corrélée à l'altérité, qu'il y ait de la place pour l'exception.

J'ai toujours une dent particulière contre la manière dont on nous contraint aujourd'hui à rouler en voiture. La multiplicité des ronds-points, des casse-vitesse, des files uniques. Aujourd'hui, on met beaucoup plus de temps pour sortir de la ville de Namur qu'il y a quelques temps parce qu'il faut respecter tout ça, qu'il n'y a même plus moyen de transgresser. Transgresser, ce n'est pas d'office être un psychopathe. Quand vous transgressez, vous risquez l'amende, mais au moins vous avez encore le droit de transgresser. Aujourd'hui, comme on se trouve dans l'incapacité de vous interdire, on vous empêche. On passe de quelque chose qui est de l'ordre du symbolique à quelque chose qui est au niveau du réel. On vous empêche, on vous met des ronds-points à tous les coins de rue et des balises et des machins ... Parce que l'interdit ne marche plus, alors il faut vous empêcher. C'est une manière subtile de laisser entrer dans nos têtes quelque chose qui ne vient plus se dire d'ailleurs et qui, pour pouvoir fonctionner, demande encore notre consentement au risque de notre refus et donc de la transgression.

Si on passe de la conflictualité du désir à l'engluement dans le jouir, on n'a plus affaire à des gens qui demandent et les « psys » ne sont plus des gens qui sont là pour accueillir ceux qui sont dans la panade avec leur désir. On vient plutôt nous offrir l'engluement dans lequel on se trouve avec sa jouissance. Ce n'est même plus celui qui va mal qui demande quoi que ce soit mais c'est son voisin qui, par ailleurs, est un peu branché psycho-médico-social, qui essaye de dire que ça ne va quand même pas et qui demande ce qu'il faut faire. Vous voyez alors s'introduire un clivage entre l'un qui est là englué dans une jouissance et qui peut simplement de temps en temps lâcher des

ballons pour dire : « regardez, je me noie » ; et puis, l'autre, - s'il a la chance qu'à côté de lui habite un psy-médico-social -, qui va dire : « *il est en train de se noyer.* » Celui qui va demander c'est celui qui l'a vu, ce n'est pas celui qui est en train de se noyer. C'est ça le modèle de ce qui est en train de se passer.

Ça pose une question énorme quant à la transmission de ce qui n'est plus pris en charge par le système social et de sa conjonction aussi bien à l'économique qu'aux implicites du discours de la science ou qu'au démocratisme mal compris. Si c'est ça qui se met à diriger le navire, et bien, la transmission qui n'est plus prise en charge via le social, le familial pour le sujet, c'est aux « psy » qu'on le demande. Quand je parle des « psy », je parle de psy-médico-social, je suis très large. C'est à eux que l'on demande d'éponger l'intolérance à l'insatisfaction qui désormais fait partie du lot des symptômes de cette baignade dans le jouir. C'est à eux qu'on le demande puisqu'un sujet, aujourd'hui, - ce que j'appelle un non-sujet -, n'est pas content de ne pas jouir pleinement. D'abord il ne s'adresse souvent pas au « psy » : c'est d'ailleurs qu'on vient indiquer que ça ne va pas chez lui. De temps en temps, il y a bien encore un symptôme pour lequel il ne peut pas faire autrement que de s'y adresser mais le « psy » n'est plus quelqu'un qu'il peut aller voir pour lui dire qu'il ne s'y retrouve pas dans son désir. Il se trouve à présenter une symptomatologie telle que le « psy » ne peut faire autrement, s'il veut s'en sortir, que d'avoir à lui rappeler ce à quoi il est en train de contrevenir c'est-à-dire à cette nécessaire absence, ce manque, cette insatisfaction qui fait partie de l'existence. Non pas qu'il ne veuille pas lui apporter sa satisfaction mais parce que plus il en apporte, plus il lui en serait demandé. On est là dans une position insoluble et la question, aujourd'hui, c'est de savoir si on va accepter de faire ce travail-là ou pas ?

Vous allez me dire qu'on est obligé et c'est bien cela la question. C'est que le politique parfois se rend bien compte qu'il y a de nouvelles façons de se positionner qui vont demander de nouvelles façons d'intervenir. Hier, on avait affaire à un désir coincé, un désir écrasé, un désir qui ne pouvait pas arriver à se développer. Aujourd'hui, ce sont les conditions du désir qui sont enlevées au futur sujet.

(18) Encore que je n'aime pas du tout le mot besoin pour des tas de raisons, mais peu importe.



L'importance de l'accueil et des lieux de supervision

Est-ce que les « psy » doivent accepter de faire ce travail ? Admettons qu'ils l'acceptent, admettons qu'on y consente, alors il est évident qu'il faudrait qu'ils en aient les moyens. Et les moyens, eux aussi, sont subtils. Ça demanderait à reparler de l'importance de l'accueil ; ça demanderait à parler de la nécessité des supervisions comme lieux où on reparle de ce qu'on fabrique ; ça demanderait plusieurs choses qui ne sont pas très reconnues au niveau des autorités publiques qui ne se rendent pas compte que c'est par-là qu'il faut passer pour essayer d'approcher tout le travail d'accroche de ce qui reste de dynamisable chez ces sujets englués.

Des gens sans histoire

Il y a aujourd'hui quelque chose de capital sur lequel je voudrais dire un mot. Ce sont ces gens qui viennent presque sans histoire. On les appelle parfois des errants. Ils viennent parce qu'on leur a dit de venir et ils ne savent même pas parler de ce qui leur est arrivé parce qu'ils n'ont plus d'histoire. Le symptôme, c'est de ne pas avoir d'histoire. Je pense que c'est le symptôme qui est lié au fait qu'il n'y a plus personne.

Qu'est ce que l'histoire d'un sujet ? On pourrait dire que c'est l'archivage de la scansion par les paroles de l'Autre. Tout le monde à ça dans son histoire : des paroles de son père, de sa mère, d'un ami cher, d'un oncle, d'une tante, d'un frère qui a dit : « *non, pas ça !* ». Des choses qui se sont inscrites en vous et qui sont venues, via la parole de l'Autre, scander votre trajet dans cette existence. Notre histoire, ce n'est rien que ça. Ça peut aussi être des scansions par l'absence de parole : « *là, il aurait dû dire quelque chose mais il n'a rien dit.* » : cela aussi est retenu par le sujet.

Le psy-médico-social d'aujourd'hui est convoqué à une tâche extrêmement curieuse. Nous sommes embarqués dans ce qui n'est plus un appel à trouver la voie de son désir mais plutôt une offre de jouissance démesurée. Si je

n'y réponds pas ou si j'y réponds, des deux côtés je suis cuit parce que je suis dans la complicité avec ce modèle de fonctionnement.

Comment vais-je faire pour d'abord accepter où le sujet se trouve et pour quand même venir introduire quelque chose de ce qu'il faut savoir, qui, s'il ne le rencontre pas, va encore aggraver son état de non-histoire, c'est-à-dire la scansion de ce que l'Autre entend par sa parole ?

C'est pour ça que, personnellement, j'attribue beaucoup d'importance à tous les gens qui ne font pas du travail de thérapie individuelle mais qui se trouvent là à participer à des événements dont ils ne se rendent pas compte que, justement pour les sujets qui les vivent, cela ne fait plus événement. Pour que ça fasse événement, il faut que ça continue à être scandé par la parole de l'Autre. C'est là que nous avons un travail tout à fait nouveau à penser qui est celui d'où, comment et qu'est-ce que venir parler avec quelqu'un. Ce n'est évidemment pas de se contenter d'écouter qui peut suffire dans ces affaires-là.

Le social subjecticide

Guérir le social de quoi ? Et bien guérir le social de ce qu'il subjecticide¹⁹. La formule « *La santé mentale est un état de complet bien-être* » est une formule subjecticide. Elle est pourtant donnée par l'Organisation mondiale de la santé. Il n'y a pas de sujet, si c'est un sujet de complet bien-être.

D'un autre côté, ce n'est pas mal, cette formule. C'est couvert de bonnes intentions. Il est sûr que ce n'est pas une mauvaise intention que de veiller à ce que tout le monde ait un meilleur bien-être. Je ne suis évidemment pas sourd à ce vœu. Mais dans la structure même de ce qui est dit là, il y a quelque chose qui est contradictoire avec ce qu'est un sujet et qu'il faut que nous identifions.

« A l'occasion » des événements du 11 septembre, j'ai vu par hasard un bout d'émission concernant le retour des jeunes de La Louvière qui étaient à New York. C'est sidérant que le Gouvernement n'ait rien trouvé d'autre que leur promettre un nouveau voyage. On va gommer ce qui s'est passé là, on va vite effacer. On va payer une nouvelle fois pour aller

19. Un mot que j'ai inventé ce matin.

sur les plages de je ne sais où pour oublier les gratte-ciel qui tombent. Vous voyez où nous en sommes dans notre vœu de bien-être. C'est quand même bien intentionné : déjà qu'ils n'ont pas de sous au Gouvernement ... Ce n'était pas tout, quelqu'un, tout de suite, a dit : « *mais ça va aller, ils ont simplement besoin d'une aide psychologique* ». Evidemment, on va leur coller je ne sais qui, je ne sais quoi parce que maintenant, cela va de soi, vous ne pouvez même plus être endeuillé parce que si vous êtes endeuillé, vous êtes priés de n'embêter personne avec ça et deuxièmement, si vous êtes vraiment embêté, vous prenez une aide psychologique et comme ça, surtout, nous serons débarrassés de votre deuil. On ne va pas être ennuyé par les questions de ces jeunes qui sont allés voir des catastrophes là-bas et qui ont été confrontés en pleine gueule au terrorisme. On ne va surtout pas s'occuper de ça et on va leur mettre une aide psychologique.

*Gogh, le suicidé de la société*²¹. C'est d'ailleurs de là que m'est venue l'idée de dire que cette formule de la santé mentale est une formule subjecticide.

[...]

Et où est dans ce délire la place du moi humain ?

Van Gogh chercha le sien pendant toute sa vie, avec une énergie et une détermination étranges.

Et il ne s'est pas suicidé dans un coup de folie, dans la transe de n'y pas parvenir, mais au contraire il venait d'y parvenir et de découvrir ce qu'il était et qui il était, lorsque la conscience générale de la société, pour le punir de s'être arraché à elle, le suicida.

Et ça se passa avec Van Gogh comme ça se passe toujours d'habitude, à l'occasion d'une partouse, d'une messe, d'une absoute, ou de tel autre rite de consécration, de possession, de succubation ou d'incubation.

Elle s'introduisit donc dans son corps,

*cette société
absoute,
consacrée,
sanctifiée,
et possédée,*

effaça en lui la conscience surnaturelle qu'il venait de prendre, et telle une inondation de corbeaux noirs dans les fibres de son arbre interne, le submergea d'un dernier ressaut, et prenant sa place, le tua.

Car c'est la logique anatomique de l'homme moderne de n'avoir jamais pu vivre, ni penser vivre qu'en possédé. »



(20) *c'est un petit clin d'œil à Dany-Robert Dufour qui a beaucoup travaillé sur Antonin Artaud.*

(21) Antonin Artaud, *Van Gogh, le suicidé de la société* (1947), coll. *Imaginaire*, n° 432, Gallimard, 2001.

Le suicidé de la société

L'artiste perçoit très bien les choses d'une façon parfois toute simple mais parfois aussi d'une manière plus radicale... Je termine par un petit texte d'Antonin Artaud²⁰ qui s'appelle : *Van*



UN MONDE FOU ?

L'adaptation et la résistance

Introduction à la table ronde du forum

.....
Quand le façonnement d'une nouvelle subjectivité en appelle à des combats on ne peut plus concrets.
.....

Questions radicales. Et je demande que chacun se rapporte, de par son expérience et ses représentations, à ces questions. Parce que les éléments que l'on peut apporter, les éléments partiels, expérimentaux, les tâtonnements de réponses à ces questions, sont pour moi la meilleure manière d'instruire la question qui nous occupe aujourd'hui : Vers quelles politiques coordonnées de santé mentale à Seraing ?

Luc Carton, philosophe.

Avec Dany-Robert Dufour, vous avez entendu que la figure de l'Autre n'arrête pas de se rapprocher de nous ; que d'une certaine façon ce qu'il a appelé la condition de subjectivité post-moderne, ultra-contemporaine pourrait bien avoir internalisé l'Autre, en tous cas l'avoir fait basculer. Nous sommes donc de cette façon portés à être orphelins de l'Autre. Et vous l'avez entendu citer Beckett : « je dis Je en sachant que ce n'est pas moi ».

Et il a terminé : quand l'Autre manque que fait-on ? On fait bande, on fait bande à part, on fait éventuellement des émeutes intérieures : par exemple des pratiques de dépendance qu'on appelle toxicomanies, etc.

Là dessus, Jean-Pierre Lebrun, a enchaîné ; il a écouté le premier, - ce qui montre qu'il n'a pas de subjectivité post-moderne -, et nous a permis d'aller plus loin dans les liens entre cette subjectivité et le lien social. Il nous a dit que la solidarité entre ce qu'il appelait l'*Humus* de l'humanité, et le sujet et la famille, cette solidarité qu'on appelait le social, fait aujourd'hui massivement défaut. « *On ne sait pas nous inter-dire, donc on nous empêche* » : c'est une image qui m'a terriblement marqué. Et donc guérir le social, est devenu son propos. J'ai aussi entendu qu'il a posé la question de savoir comment ne pas être complices de ce nouveau façonnement des subjectivités (par les politiques sociales, - ça, c'est moi qui complète -).

Alors je propose que les questions posées par Lebrun soient un fil conducteur pour cet après-midi : « Qu'est-ce qu'accueillir ? », « Qu'est-ce que parler à quelqu'un quand font défaut les conditions du désir ? ».

De l'emploi adapté à la résistance

Ceci dit, quelques mots de mon côté. Par rapport aux deux interlocuteurs du matin, j'ai l'impression de me situer dans une troisième posture, posture d'inquiétude sur les politiques de façonnement du social.

Je me bats contre le projet du ministre de l'Intégration sociale Vandellannote qui a l'intention de réformer le droit au revenu minimum. La première lutte contre cette réforme est de type sémantique : elle abolit le droit au revenu minimum et crée le droit à l'intégration. Le ministre présente ça comme un progrès notoire. Pour moi, définir un droit à l'intégration suppose d'avoir d'abord défini la population en question comme désintégrée. Le plus ahurissant est la manière dont il a imaginé l'exercice de ce droit à l'intégration. Dans le projet non amendé de juillet, le droit à l'intégration se déclinait quasi exclusivement par la mise au travail. A défaut d'une mise au travail possible, ça se déclinait dans un projet individualisé d'intégration sociale, dont le commentaire de l'article 7 stipulait bien qu'il ne pouvait pas être discuté par le jeune en question : le jeune n'a pas le droit de discuter le projet individualisé d'intégration sociale qui lui est proposé par le CPAS.

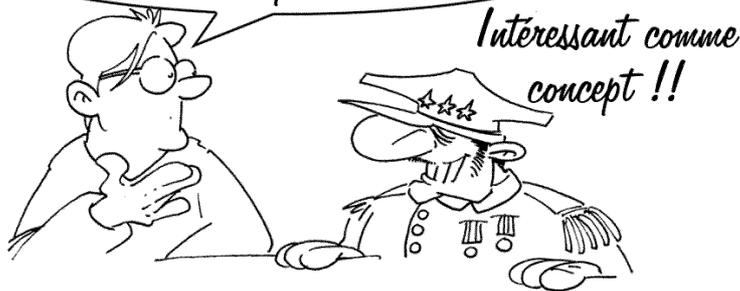
On est en plein délire politique. Mais c'est un délire politique qui prend tout son sens par rapport aux introductions de ce matin. Ça veut dire que politiquement, on est en train de nier aujourd'hui que ce qu'on appelle l'intégration, procède

Forum
Santé mentale

Vers quelles politiques coordonnées à Seraing

*Non seulement le projet individualisé
d'intégration sociale ne se discute pas...*

*mais si l'emploi adapté à la personne ne
convient pas, nous adaptons la personne
à l'emploi!!*



du désir ; donc on abolit l'hypothèse même du désir en disant qu'il ne s'agit pas que cela puisse être discuté.

De même, un autre combat qu'on a dû mener, tournait autour de la définition de l'emploi. Me souvenant de mes leçons de droit, j'ai dit que la notion d'emploi convenable était consacrée par la loi de '78 et permet notamment au travailleur sans emploi de discuter l'emploi qu'on voudrait lui attribuer. Donc l'emploi convenable est un emploi discutable. Et mes camarades d'en face ont dit qu'il n'était pas question d'emploi convenable ; d'abord parce que « ces gens-là » n'ont pas cotisé, - c'est une présomption et je ne vois pas le rapport - mais surtout parce qu'ils ne sont pas capables de discuter de leur emploi... Et donc, ils ont mis, plutôt qu'*emploi convenable*, *emploi adapté à la personne*. Qui juge de l'adaptation ? Évidemment le centre public d'aide sociale. Donc l'emploi adapté est le contraire de l'emploi convenable puisque l'emploi adapté l'est tellement qu'il est indiscutable. Donc nous voilà dans des politiques de façonnement de la subjectivité ou plus exactement, dans des politiques *subjecticides*, mot que je trouve tout à fait évocateur de la réalité sociale d'aujourd'hui. Ce qui se prépare pour les négociations de l'Organisation mondiale du commerce est du même niveau, procède d'un élargissement de ce qu'on appelle la libéralisation à l'ensemble des fonctions collectives et donc à la santé et à l'éducation. Tout ceci me permet alors de formuler une

question complémentaire à *qu'est-ce qu'accueillir et qu'est-ce que parler avec quelqu'un...* Question complémentaire que je renvoie aux acteurs éventuellement coordonnés de la santé mentale à Seraing et à leurs témoins et alliés environnants : *Est-ce que vous ne pensez pas qu'on est dans une position où il serait intéressant de penser la résistance à ces politiques ?*

Et pour deux raisons, peut-être trois. La première, c'est pour vous-mêmes, - à mon avis c'est toujours la meilleure - c'est-à-dire est-ce que vous ne pensez pas qu'il y a un aveu de souffrance culturelle, sociale et politique à faire de votre côté, du simple fait d'être exposés aux souffrances d'une population en proie à des politiques subjecticides. Vous ne pensez pas que cela vous atteint aussi ? Donc, pour vous-mêmes, est-ce qu'il n'y a pas de la résistance dans l'air ? Ensuite pour les autres évidemment, puisque les souffrances ou les silences déboulent chez vous : pensez-vous que vous pouvez rester comme les aiguilleurs du rail polonais en 1941, 42, 43, 44, 45 ? L'image est trop forte certainement... quoique entre des politiques subjecticides et des politiques de l'holocauste, il y a plus qu'un lien symbolique me semble-t-il.

Donc, question de résister pour soi, de résister pour et avec les autres. Le *pour et avec* est important puisque alors la question sous-jacente, c'est : qu'est-ce qui se passe dans vos travaux et qui ferait que non seulement vous résistez mais qu'il et elle trouvent des moyens de résistance. Et enfin au-delà de nous, moi, je et les autres que je connais, il y a tous les autres inconnaissables et c'est évidemment la troisième raison : les autres inconnaissables, c'est ce qui renvoie non pas au social comme lien mais à l'*humus* de l'humanité c'est-à-dire à la conviction que nous vivons un curieux basculement. ●



UN MONDE FOU ?

Qu'est-ce qu'accueillir? Qu'est-ce que parler avec quelqu'un?

Tables rondes du colloque: vers quelles politiques coordonnées à Seraing

.....

La table ronde explora de nombreuses questions concrètes qui agitent le monde de la santé mentale : l'importance du développement de grilles de lecture qui puissent être partagées par les intervenants multiples du terrain dans un souci nécessaire de cohérence vers un sens commun ; la sortie de l'idée de l'institution globale qui peut devenir un obstacle à une place à prendre par l'utilisateur ; la place essentielle de la notion de territoire ou de communauté de vie ; le souci de développer également des lieux dés-institutionnalisés ou peu catégorisés, qui puissent fournir des aménagements où s'élabore un accueil entre intervenants et usagers ; la méfiance quant à une terminologie stéréotypée qui peut avoir un impact négatif sur notre capacité d'accueillir ; le développement d'un « travailler ensemble » qui aille au-delà d'une simple coordination ; l'ouverture d'une place à l'imprévu et d'une pédagogie tirant des leçons de l'échec ; l'indispensable collaboration avec les médecins de la commune ; la poursuite du développement de synergies entre les deux coordinations sérésiennes qui se reconnaissent dans leur complémentarité ; le nécessaire déploiement d'un dialogue avec les acteurs sociaux et les représentants politiques qui eurent, durant la table ronde, le courage d'énoncer les difficultés et souffrances qu'ils rencontrent également dans leur domaine.

.....

En quête de repères pour la santé mentale

M^{me} Bontemps,

Ligue wallonne de la santé mentale

Au niveau de la Ligue wallonne pour la santé mentale, la question de la coordination en santé mentale est une de nos préoccupations majeures. Nous avons l'habitude de travailler d'une façon pragmatique en partant des préoccupations des acteurs de terrain et en essayant de voir comment on peut y mettre des repères.

J'en ai pointé quelques-uns. Un des premiers repères, c'est l'approche territoriale. Des politiques coordonnées en santé mentale ne s'envisagent pas de la même façon dans une banlieue industrielle, dans une région rurale ou dans une petite ville bourgeoise. Les besoins en santé mentale ne sont pas les mêmes partout puisqu'ils sont liés avec les autres besoins sociaux et à l'environnement dans lequel les individus se situent. C'est aussi une question de culture, on ne recourt pas aux services partout de la même façon, pas plus qu'on ne recourt aux mêmes services dans les différents environnements. L'approche sera plus sociale, plus en santé mentale selon le lieu dans lequel on se situe, selon le cadre de références qu'on a ou selon l'éducation dans laquelle on a évolué. Et puis, c'est aussi une question d'offres et d'infrastructures existantes. Ce qui suppose aussi que cette offre soit connue de la population et des services eux-mêmes.

Un deuxième élément, ce sont les multiples facettes de la politique de santé mentale. C'est sans doute ce que vous avez voulu exprimer en mettant votre question au pluriel « vers quelles politiques coordonnées en santé mentale à Seraing ? ». C'est toute la question du cloisonnement des différentes matières qui dépendent de

*Transcription
(non relue par les
auteurs) par
Claudia Taronna.*

Forum
Santé mentale

**Vers quelles
politiques
coordonnées à
Seraing**

Qu'est-ce qu'accueillir? Qu'est-ce que parler avec quelqu'un?

différents cabinets ou de différents pouvoirs, que ce soit communauté, région et fédéral. Ça serait intéressant qu'on arrive à supprimer les S pour avoir une politique d'ensemble.

Un troisième point, ce sont les différents registres dans lesquels s'inscrivent les problèmes de santé mentale aujourd'hui. Les problèmes des personnes sont multiples et on ne peut s'occuper d'un problème de santé mentale sans s'intéresser aussi aux autres difficultés des personnes.

Corollairement au fait que les problèmes de santé mentale s'inscrivent dans différents registres, j'ai envie de souligner la question des frontières entre les différentes approches. C'est la question de savoir qui fait quoi et comment faire pour avoir un certain nombre de passerelles. Vous soulignez qu'il n'existe actuellement à Seraing aucun service capable de proposer un accompagnement social global aux personnes dans leur milieu de vie. Tant mieux, parce qu'autant il est important que chacun des services connaisse ses limites et les ressources et compétences de ses partenaires, autant il serait dramatique d'avoir un service qui puisse tout régler, tout régenter. Par rapport à la question de la place du sujet et acteur de sa propre histoire et de son devenir, c'est important qu'il se trouve face à différents interlocuteurs dont tous n'auront pas nécessairement le même point de vue mais acceptent de parler ensemble. Travailler ensemble, se connaître est quelque chose d'important mais il ne faut pas que cela coince la personne, que la personne se sente prise en charge au détriment de sa responsabilité.

Le sujet, acteur de sa propre histoire, doit actionner l'un ou l'autre professionnel ou trouver en lui-même les ressources qui lui permettent de résoudre ses problèmes, ou dans son entourage parce qu'il ne faut pas nécessairement aller vers un professionnel. Si on est dans une dynamique d'offres, l'individu est perpétuellement en devoir de s'adapter à l'offre alors qu'idéalement, ce sont les services qui devraient pouvoir s'adapter à ses besoins. C'est là que se situe le risque de stigmatisation. A côté de la place du sujet en tant qu'acteur de sa propre histoire, c'est important aussi de pointer la place de l'usager comme partenaire

à part entière de la prise en charge avec comme corollaire qu'il ne soit pas seulement appréhendé en terme de déficit mais aussi avec ses ressources et les potentialités qui lui sont propres.

Quand je suis arrivée dans le secteur de la santé mentale, il y a vingt ans, c'était le début du réseau ambulatoire. Avant cela, pour les problèmes de santé mentale, il y avait un secteur hospitalier public ou privé et puis des pratiques privées. Entre les deux, il y avait un maillon manquant. En 1975, le réseau ambulatoire est venu compléter l'offre de service mais s'est retrouvé dans un système de concurrence par rapport aux hospitaliers et au privé. On est arrivé à un système fort clivé, il y avait le social, la santé mentale et, dans ces deux secteurs, il y avait le résidentiel et l'ambulatoire. Ce n'est que progressivement qu'on s'est rendu compte qu'il y avait des liens et des passerelles à créer entre ces secteurs. Maintenant, on a vraiment promu le réseau. En région wallonne, une série de projets se sont développés dans le cadre de ce qu'on a appelé les réseaux et les circuits de soins qui sont tous des projets expérimentaux.

Guy Lambert,

Centre de guidance de Seraing

Lorsque je suis arrivé à Seraing, en matière de travail psycho-médico-social, les travailleurs se connaissaient relativement bien, parce qu'ils étaient très peu nombreux. En l'espace de quelques années, une série de services se créent : Action en milieu ouvert (AMO), équipes SOS enfants, une réforme de la protection de la jeunesse. Dans mon service à l'époque, l'intérêt était de se repositionner, en termes de : qu'est-ce que nous faisons ? Qu'est-ce que nous savons bien faire et qu'est-ce qu'on peut laisser à d'autres le choix de faire ? Une réflexion d'équipe va montrer que nous sommes perçus comme travaillant de façon fort isolée. Nous avons peu de contacts, nous renvoyons peu, la collaboration n'est pas satisfaisante. Et là, il faut s'interroger sur ce qu'est la collaboration. En santé mentale, il ne nous appartient pas de décider de collaborer ou non. Il nous appartient d'entendre la personne, de l'accompagner, mais il est parfois délicat d'aller plus loin dans les collaborations. Est-ce que cela veut dire que les collaborations sont exclues ? Non. Il manque une évaluation du travail et cette

...Psy orange ou citron?



UN MONDE FOU ?



évaluation doit se faire avec l'ensemble des participants.

Autre chose que je voudrais souligner, c'est que le travail en réseau intéresse beaucoup de monde, le politique, les administrations mais surtout dans une perspective économique. Ça veut dire qu'étant donné la dispersion des services, étant donné le coût de la santé et du social, il y a lieu de faire des choix. Allons-nous investir pour améliorer le sort de cette population ?

*André Meert,
maison médicale de Seraing*

Je suis médecin de famille et pour moi c'est un terme qui a son importance. Je ne suis pas un travailleur de la santé mentale, plutôt un travailleur de la santé tout court. Pour moi, le mental et le physique sont fort liés. Dans le projet des maisons médicales mais je pense ailleurs aussi, on est sensible à l'autonomie du patient. On tient beaucoup aussi à la valeur de la solidarité. Des gens manquent à la table ronde, des patients ou des associations de patients.

Je vais utiliser les métaphores, c'est important de redescendre les pieds sur terre, d'avoir un langage accessible. Il y a pour tous les travailleurs de santé mentale, à sortir de leur tour d'ivoire pour se rendre accessible au niveau du langage et aussi au niveau financier.

Le premier objet, ce sont des gens qui tiennent un chaudron ensemble. J'ai choisi ça pour dire que, en amont des services de soins de santé, 80 % des problèmes se gèrent sans nous.

Le deuxième objet, c'est un tricot. De deux couleurs : classiquement dans nos cultures, on divise l'organique et le psychologique, on aurait

pu aussi mettre le social et d'autres. Plus je travaille et plus je vois des liens entre ces deux choses, plus je pense que c'est un même brin avec des couleurs différentes. Parfois dans la prise en charge, c'est intéressant de détricoter des choses mais en gardant en tête que les choses ne font qu'un. On a gagné en séparant les choses, la science objectiviste a permis les progrès de la médecine. On a aussi perdu en séparant les choses. Moi je me bats pour les relier. Je pense qu'on peut rentrer par un brin et sortir par un autre. Je veux dire par-là que la souffrance s'exprime psychiquement, mentalement mais aussi souvent à travers le corps, notamment quand la parole n'a plus de place et que les mots pour le dire n'arrivent plus, mon travail est comme un cheminement entre un brin et un autre.

Le troisième objet, c'est un masque. Je voulais dire que tous les problèmes de santé mentale dans la population générale sont encore connotés par un sentiment de honte, de culpabilité, de peur à la fois chez les individus qui sont porteurs des symptômes mais aussi dans leur entourage, peut-être chez certains intervenants aussi. C'est un premier aspect du masque. Autre aspect, un certain nombre de patients ou d'utilisateurs viennent avec un masque parce qu'ils pensent que c'est la bonne façon d'aborder tel ou tel service. Ou parce que le masque semble résumer leur identité. L'exemple bateau, c'est le toxicomane qui débarque en disant je suis toxicomane et puis silence, comme si ça résumait toute son identité.

Voici un jeu des modules de différentes couleurs. Je pense qu'il faut que l'on apprenne à travailler dans la complexité. On doit avoir comme toile de fond un modèle complexe où il

Qu'est-ce qu'accueillir? Qu'est-ce que parler avec quelqu'un?

Il y a une partie qui est en santé mentale comme les recherches génétiques, les recherches sur les neurotransmetteurs, etc. Au-delà, on a en face de soi un individu, intégré dans une famille, dans une société, caractérisée par un modèle économique, une culture, une organisation, une politique. Il faut une grande ouverture pour être sensible aux différents aspects. C'est connu que les classes sociales défavorisées consomment plus de benzodiazépines. C'est important de savoir que l'interférence entre le chômage de longue durée et certains types de désinsertion sociale existe. Mon deuxième propos, c'est la transdisciplinarité : si on travaille en équipe les regards doivent se croiser, chacun doit savoir que quand on regarde dans un certain angle, il y a de l'ombre par rapport à un autre angle, et donc on se complète. Ceci dit, tout le monde prêche la grande messe de la transdisciplinarité, dans la pratique, c'est vraiment difficile.

La béquille, une fonction palliative. Palliatif, ça veut dire aussi cacher des choses. Plus je vais soulager, étouffer les symptômes et moins les gens vont changer le système dans lequel ils sont.

Voilà une balle de ping-pong et une raquette. Dans les soins de santé, les patients se baladent d'un service à l'autre, on joue au ping-pong avec eux. Certaines personnes, quand on parle de coordination, ont peur du contrôle social que ça pourrait générer. Il faut être sensible à ça. Moi, j'ai plus peur encore du saucissonnage que ça suppose, j'ai envie de remettre de la colle entre les différentes tranches qui composent les gens, je suis fier de dire que je suis incompetent dans tout mais un petit peu compétent partout. C'est important d'avoir une polyvalence, une approche globale parce que les gens sont morcelés et je ne crois pas que ça les aide à guérir.

Le dernier objet, c'est un peu bateau. J'ai pris une flèche, avec des options parce qu'heureusement le degré de liberté existe encore. Je n'ai pas pris un sens unique, un sens interdit, ni un sens giratoire. Il faut s'interroger sur le sens des symptômes qui sont toujours un langage. Il faut s'interroger sur le sens de notre travail par rapport à la société dans laquelle on vit. Quelle est la place qu'on laisse à l'autre, à l'altérité, à celui qui est différent dans une société et tout ça en respectant une certaine

éthique, notamment par rapport à cette problématique du secret professionnel, de contrôle du social, de l'autonomie du sujet.

Qu'est ce qu'accueillir ?

*Raymonde Stouten,
accueillante*

J'ai vraiment le sentiment d'être très démunie face à certaines personnes qui viennent à l'accueil parce qu'elles sont dans une situation tellement grave, dans une détresse à la fois psychologique et matérielle, qu'on doit gérer, qu'on doit orienter. Parfois, j'ai l'impression que je n'ai pas été à la hauteur, que je n'ai pas fait ce que j'aurais dû pour les aider. Ce qui est important dans le domaine de l'accueil, c'est qu'il y a une sorte de lien social qui s'installe entre les patients et nous qui, je pense, n'est pas le même qu'avec les autres personnes de l'équipe. Il y a une confiance, une connivence, quelque chose s'installe et permet peut-être aussi de grandir.

*Alex Neybush,
Service intégré d'aide et de soin
psychiatrique dans le milieu de vie (SIAJEF)*

L'accueil, la permanence est la base de l'organisation du service. Je ne sais pas si les gens savent si bien que ça ce qu'ils peuvent attendre des « psy ». Les gens viennent au service psycho-médico-social et on peut avoir l'impression que c'était effectivement une réponse intéressante, toujours partielle naturellement, aux besoins des gens d'être avec d'autres, de pouvoir venir, partir, rentrer chez eux, revenir un petit peu plus tard dans la journée, de faire l'expérience de leur existence puisqu'on les accepte. Jusqu'au jour où on se dit « *tiens, si on ouvrait un bar* ». Donc, on a créé un bar restaurant qui s'appelle le *Cheval bleu*. A partir du moment où le bar s'est ouvert, la salle d'accueil du médico-psycho-social s'est vidée. Des gens sont allés au bar, il faut se demander pourquoi, il n'y a pas de professionnels, pas de « psy », pas d'assistants sociaux, mais ça n'empêche que quand les « psy », les assistants sociaux passent au bar, ils sont happés par toute sorte de demandes. Il a fallu apprendre à dire « *non, c'est en face,*



pas ici. Nous aussi, on est client ici ». Un peu plus tard, on a créé une troisième forme d'accueil, un accueil socioculturel, une possibilité pour les gens d'avoir un espace, un lieu où se retrouver pour travailler à l'organisation de leurs propres loisirs. Des choses qu'on ne fait pas pour eux, qu'ils mettent en scène eux-mêmes. Plus ils le font, mieux ils le font, plus ils en tirent les fruits. Je pense qu'il faudra continuer avec un autre lieu d'accueil, un lieu résidentiel, un logement communautaire et multiplier les formes d'accueil pour qu'elles correspondent au mieux aux besoins diversifiés qui existent dans la population. Il faut remettre en question l'illusion thérapeutique, l'illusion de guérir.

Claudine Leonet,

Centre d'action laïque le Relais de Seraing

Je travaille au Relais, réseau laïque de solidarité. Nous ne travaillons pas dans le contexte de la santé mentale, mais dans le développement communautaire, ce qui veut dire travailler avec les habitants d'un quartier, sans aucune distinction de culture, d'âge, de classe sociale. Alors je me sens interpellée quand on parle d'accueil. Notre premier travail, c'est la recherche-action participative, ça concerne plutôt l'écoute. Avant d'entamer quoique que ce soit comme action sur le terrain, nous rencontrons d'abord les habitants pour essayer d'être le plus près possible de leur discours, de ce qu'ils vivent au jour le jour, et suite à une analyse des contenus, nous allons entamer avec eux (et non pas pour eux) une démarche d'amélioration du quotidien : ça, c'est la recherche-action participative. Cette recherche-action n'est jamais terminée, parce qu'après la recherche, il y a l'action et puis une évaluation qui relance la recherche...

En parallèle, le Relais a ouvert un lieu d'accueil où les personnes passent la porte quand elles le veulent. Pour nous c'est un prétexte, un lieu accueillant pour qu'ils viennent, pour qu'on puisse les rencontrer. Ce que ces personnes y trouvent ? Ce n'est pas un service social, c'est un aménagement. Cet aménagement est constamment réfléchi et réaménagé avec les utilisateurs. On leur offre aussi des moyens tels que fax, photocopieuse, téléphone. C'est un prétexte pour que ces personnes se posent, boivent une tasse de café, se rencontrent. C'est

important de tisser des liens sociaux, c'est le pourquoi nous sommes sur le quartier. C'est toutes les valeurs de la démocratie, de la citoyenneté. Et donc ces personnes se rencontrent dans un lieu sans aucune catégorie, on n'a pas besoin d'être malade ou d'avoir un besoin pour venir. Au départ, c'est peut-être pour un coup de fil et puis on continue à y venir parce que c'est un endroit où on peut discuter. Pour nous aussi ce lieu est une manière de rencontrer les gens sans faire du porte à porte, c'est une facilité. Avec les personnes que l'on rencontre au sein du relais, chez eux, à la sortie de l'école, dans la file de pointage ou dans les différentes associations, on essaye de tisser des liens mais également de leur faire découvrir ce qui existe sur le quartier, de leur donner des outils pour utiliser ce qui existe comme infrastructure et également pour utiliser leurs compétences et découvrir celles des autres. En fait, c'est une sorte d'échange de savoirs informels. On n'est pas un service social, ni un service de santé mentale, on est juste un lieu d'accueil et un lieu où on a des valeurs que l'on essaye de défendre, on a besoin des autres services et associations pour pouvoir fonctionner au mieux avec les gens. Ce lieu et notre action sur le quartier permettent aux gens de rencontrer l'autre mais aussi de se rencontrer soi, et donc de découvrir leurs propres valeurs, de retrouver un rôle dans la société, en tout cas dans le quartier aussi où ils vivent en s'impliquant dans des associations et des projets. On peut citer par exemple l'association Solidarité Molinay qui a vu le jour sous l'impulsion d'habitants et avec notre aide. Sans cette association, c'est un peu « don contre don », il y a des choses qui leur sont offertes et eux peuvent essayer de « payer » ce qui leur est offert en rendant un service et en s'impliquant dans cette association ou à la louche solidaire ou à d'autres choses.

Travailler ensemble

Roger Collinet,

Relais social de Liège

J'ai travaillé pendant vingt ans en région liégeoise dans les problèmes de toxicomanie. Après, je me suis retrouvé dans la rue,

Qu'est-ce qu'accueillir? Qu'est-ce que parler avec quelqu'un?

notamment à Maastricht où j'ai travaillé avec une équipe d'éducateurs de rue. Là je me suis rendu compte qu'on était vachement cloisonnés. Quand je suis revenu sur Liège, il y avait un éducateur de rue pour les toxicomanes, juste à côté un éducateur de rue pour les prostituées, puis celui pour les chiens d'aveugles. J'ai proposé à mes collègues de se retrouver ensemble ne fut ce que pour couvrir un plus grand horaire, avec comme idée de décroiser le travail. On a commencé à travailler par équipe de deux, maintenant on est une dizaine de personnes qui viennent de dix institutions différentes, de l'abri de nuit, de l'hôpital de la Citadelle, des urgences psychiatriques, des centres de santé mentale, etc.

Dans le cadre du travail que je faisais en santé mentale, j'avais l'impression de ne pas être en contact avec les gens au bon moment. Il fallait d'abord prendre un rendez-vous et puis voir quelqu'un qui dégrossit le problème et puis cette personne-là oriente vers quelqu'un d'autre, fonctionnement relativement classique dans un centre de santé mentale. Je trouvais ça insatisfaisant pour les personnes qui sont dans la rue. Ce qui me paraît intéressant, c'est cette idée de travailler ensemble. On se coordonne, on se met en réseau, on discute, on coordonne les coordinateurs de coordinateurs, c'est intéressant parce qu'on parle ensemble mais c'est encore plus intéressant quand on fait des choses ensemble. Je prends l'exemple du comptoir d'échanges de Seraing où cinq ou six institutions ont mis des heures de travail dans un pot commun. Ça a permis de nous rencontrer, de confronter nos expériences et de nous accepter avec nos différences.

Avant-hier, je rencontre en rue un gars de Seraing qui a dormi dans une vieille voiture pourrie. Je l'ai accompagné à l'accueil des bénévoles, on a bu une tasse de café et je suis allé discuter avec lui à l'urgence sociale du CPAS pour qu'il comprenne la filière de l'abri de nuit. Finalement ça ne lui convenait pas, il est revenu l'accueil, on m'a retéléphoné, on a travaillé avec l'assistante sociale qui était là, et on est allé renégocier dans une maison d'accueil où on lui a évité de passer à l'abri de nuit. Il avait toute une série de choses très positives, il était abstinant d'alcool depuis seize mois, il attendait une formation, alors le foutre dans un abri de nuit c'était vraiment l'envoyer au casse

pipe. Donc on est allé discuter avec les gens de la maison d'accueil qui ont des règles strictes mais qui ont accepté de le prendre. C'est travailler ensemble qui est intéressant, que j'aie discuté avec le monsieur en question, l'assistante sociale de l'accueil, avec des bénévoles et avec le type qui travaillait dans la maison d'accueil. Le problème, c'est qu'on a peur les uns des autres, on garde une sorte de fantasme chez les travailleurs sociaux, le fantasme soit de se faire bouffer, (si quand on t'appelle, tu vas là-bas, ils vont t'appeler pour tout) soit d'aller bouffer les autres, (oui mais là c'est leur boulot, faut surtout pas toucher à ça). Une des manières de travailler ensemble c'est d'utiliser la pédagogie de l'échec. Chaque fois qu'on se plante, on apprend quelque chose de plus intéressant et les usagers, les gens avec qui on travaille sont d'accord avec ça. On travaille ensemble, on prendra des risques, on survivra et peut être qu'on va améliorer le système, avec les usagers qui sont aussi des acteurs. Alors ce monsieur, je l'ai remercié : *« grâce à vous, j'ai pu négocier avec une maison d'accueil qui avait l'habitude d'accueillir les gens pour un projet à très long terme, et la maison d'accueil a accepté le risque d'avoir un projet à court terme, c'est grâce à vous »*.

Du verbe et des sujets

Jean-Pierre Lebrun

Difficile de ne pas tomber dans la mécanique qui nous broie. Exemple : le terme d'usager, vous l'entendez avec accent aigu ? C'est quoi un usager, qu'est-ce que ce terme-là, avouez que comme valeur d'usage, on est dans la marchandise !

Une autre caractéristique de ce qui a été dit me semble être l'impression qu'on pourrait arriver à accueillir quelqu'un sans être un interlocuteur. Je veux dire par-là que c'est comme s'il suffisait d'être bien disposé à son égard. Je crois que c'est pas ça du tout les conditions de l'accueil, les conditions de l'accueil sont d'accepter de jouer le jeu, d'être un sujet. Pas question de dire *« j'accueille toutes les souffrances »*. Je n'ai pas vraiment le droit de ne pas juger, pas en tant que jugement moral sur l'autre, mais en



tant que mise en œuvre de ma propre capacité de jugement. Si je m'exclus d'être celui qui s'engage dans un jugement, je me rends incapable d'accueillir puisque du coup, il n'y a plus de sujet face à un autre sujet.

Autre chose, les gens semblent perdre progressivement leur capacité d'identification au patient. La difficulté de l'accueil semble aussi tenir à notre incapacité de nous identifier à celui qui est là avec ses symptômes, parce qu'il sort de notre cadre. C'est pour ça que je reviens à ce que je disais au début, cette terminologie, cette façon de penser les choses, il faut nous en méfier comme de la peste.

Alex Neybush

Un mot pour assumer le concept d'usager, utilisateur de service, usager, usagère. Pour prendre distance par rapport à la béquille qui lie trop souvent patient et maladie : maladie est la raison formelle pour laquelle les gens viendront, usager fait référence à l'élément humain, à l'élément sujet de l'autre. Il faut qu'il ait un autre devant lui, sinon il vit tout seul. Usager renvoie à citoyen, qui renvoie à personne au même titre que celui qui reçoit.

Luc Carton

Je suis assez convaincu par cette réponse ou alors, il faudrait disqualifier aussi la notion de travailleur. C'est vrai qu'usager, comme travailleur, renvoie à un certain type d'aliénation c'est-à-dire de définition segmentée de soi suivant une situation institutionnelle dans laquelle on est. Usager de service est évidemment une notion d'autant plus sensible que la question du pouvoir d'usage n'a pas fait jusqu'à présent l'objet de débats sociaux très approfondis. Entre usager ER et usagé E accent aigu et assujetti, il n'y a évidemment qu'un pas...

Alex Neybush

Je suis d'accord avec Jean-Pierre Lebrun par rapport à l'indispensabilité de la schizophrénie du travailleur, qui doit être en même temps professionnel et sujet, donc en même temps formel et informel. Quelqu'un disait qu'il fallait faire des centres de santé mentale des souks où auraient lieu de multiples échanges, où le professionnel n'est pas nié mais où il ne nie pas lui-même sa dimension citoyenne. Et donc

le formel et l'informel sont toujours en scène en même temps, mais dans des registres différents.

A quel jeu sommes-nous joués ?

Alex Neybush

On a connu ces vingt-cinq dernières années des réformes importantes ; toutes les évaluations démontrent la faillite du système et pourtant on reconduit les mêmes. Il faut dire le poids structurel, le poids financier qui est en jeu. Il faut se libérer de cette illusion pas pour en créer d'autres, mais simplement pour ouvrir des espaces de recherche avec les gens. Cette remise en question débouche sur une sortie de la lecture individuelle de la souffrance, la souffrance n'est pas quelque chose de l'individu. C'est aussi quelque chose de l'individu mais ce n'est pas que quelque chose de l'individu. La gestion de la maladie, c'est-à-dire le curatif, doit devenir la partie congrue de l'aide et des soins, la partie nécessaire mais congrue pour laisser un maximum de place à tout ce qui est de l'ordre du développement de la santé de l'individu, mais aussi de la population dans son ensemble, du groupe, famille par exemple, ou amis. Ca c'est un deuxième niveau d'intervention qui est indispensable. Le premier, c'est tenter de réduire ce noyau qu'on appelle maladie, c'est d'élargir un maximum les capacités, au niveau individuel, au niveau du petit réseau familial.

Et le troisième niveau est la lecture des souffrances rencontrées dans la population, non plus à un niveau individuel, mais au niveau collectif. Quand on voit à quel point le développement du chômage début des années 80 a fait des ravages dans la population, comment a-t-on pu rester à une lecture individuelle de ce phénomène ? Quand on voit les désastres liés au vieillissement des populations, à l'augmentation de l'isolement ou la paupérisation dans les grandes villes, comment continuer à entrevoir ces phénomènes uniquement à un niveau individuel ! Donc il faut pouvoir aussi se libérer de ce mandat social que nous avons en tant qu'intervenants de la santé et qui est d'une certaine façon, un mandat de tranquillité sociale, de contrôle gentil social.

Qu'est-ce qu'accueillir? Qu'est-ce que parler avec quelqu'un?

S'en libérer pour se mettre aux côtés des usagers, de la population. D'un côté, la société nous paye pour aider les gens et d'un autre côté, elle produit l'exclusion dont les gens souffrent. Il faut refuser ce mandat que la société nous donne en tant que technicien de l'intervention ou des soins, ce mandat qui est de légitimer l'exclusion sociale. Il faut choisir son côté. L'essentiel des moyens d'intervention et d'aide de soins en psychiatrie en Belgique sont toujours attribués aux hôpitaux psychiatriques qui sont d'éminentes institutions d'exclusion. Si on veut pouvoir lire la souffrance des gens non plus seulement à un niveau individuel, il faut que les services fassent partie du tissu du territoire dans lequel les gens vivent. C'est essentiel et la dimension ne doit pas être trop grande, elle doit être très proche. Le Service intégré d'aide et de soin psychiatrique dans le milieu de vie par rapport à sa population est un service de première ligne. Vous ne pouvez pas imaginer les efforts que nous devons faire au quotidien pour que les gens acceptent qu'il y ait dans leur vie un médecin traitant, parce qu'ils n'en ont pas, ils ne connaissent pas ça, ils connaissent les hôpitaux par cœur, ils sont déjà allés quarante cinq fois partout mais ce qui existe dans leur tissu social, ils le ne savent pas. Il faut commencer par lire la souffrance des gens autrement qu'au travers de la lorgnette pseudo-scientifique psychiatrique classique

Parole aux « politiques »

Luc Carton

On pourrait espérer qu'un jour, ça arrive à tous les travailleurs mais c'est vrai que c'est un risque et une souffrance additionnelle. C'est un paradoxe que Robert Castel étudie très bien, le caractère d'aliénation même du salariat nous libère, puisque nous ne sommes pas obligés d'impliquer notre subjectivité dans le rapport salarial. Cela était vrai dans le passé, c'est de moins en moins vrai aujourd'hui, parce qu'on nous extorque de l'implication subjective dans la plupart des circonstances du rapport salarial. A Avignon, j'ai entendu un conteur africain nous raconter ce que c'est la parole. Il disait que ça vient de très bas, puis ça monte, ça monte, et ça passe trois obstacles. L'obstacle de la langue et la langue dit à la parole : fais

attention, es-tu vraiment sûre de vouloir me faire passer, c'est vraiment ça que tu as envie de dire ? Parce qu'une fois que tu m'auras lâchée, moi je te tiendrai, dès que tu auras parlé, je te tiendrai et tu seras toujours liée par ce que tu as dit. Et puis les dents tiennent la même exigence à la parole et puis les lèvres tiennent la même exigence à la parole. Puis la parole part et comme un cerf-volant nous tire. Donc vous qui allez prendre la parole vous êtes dans une posture où nous attachons beaucoup d'importance au cerf-volant et donc à la solidité de la corde qui, de manière inquiétante, vous lie à ce message
N'ayez pas peur, c'est tout de même pas grave.

Chantal Leva,

centre local de promotion de la santé

Je ne suis pas politique, je représente le centre local de promotion de la santé, organisme agréé par la Communauté française pour coordonner sur l'arrondissement de Liège les actions de promotion de la santé. Nous sommes issus d'une volonté de décentraliser la politique de promotion de la santé au niveau local. Nous sommes un service de deuxième ligne, une courroie de transmission ou encore l'interface entre la communauté Wallonie Bruxelles et les professionnels qui souhaitent intervenir en tant que relais de terrain dans le secteur de l'éducation pour la santé ou de la promotion de la santé. Nous nous posons la même question fondamentale que la coordination sociale de Seraing c'est-à-dire quelles politiques coordonnées de promotion de la santé au niveau de l'arrondissement de Liège pouvons-nous mettre en place ? Avec le même souci d'intégrer les différentes thématiques que ce soit alcool, stress, tabac etc. dans une approche globale et positive de la santé. Nous voyons la promotion de la santé comme un cadre de références qui vise à penser les questions de santé dans leur complexité.

Afin de tenter d'instaurer une politique coordonnée, nous avons privilégié plusieurs axes au niveau liégeois. Premièrement, la mise en place de partenariats, c'était pour nous une manière de partir de ce qui existe. On apprend à rencontrer l'autre. Deuxième axe, la mise en place d'approches transversales. D'abord, par une contribution à nos actions d'autres secteurs, soins de santé, aide à la jeunesse,



UN MONDE FOU ?

environnement, enseignement, emploi, intégration des populations immigrées, culture, communication sociale etc. On parlera alors d'inter-sectorialité et de décloisonnement. Contribution à nos actions aussi d'autres niveaux de pouvoir, communauté Wallonie Bruxelles, Région wallonne, fédéral, province, ville, commune etc. Une autre approche transversale est l'intégration des acteurs de terrain dans la définition des priorités d'intervention du centre local de promotion de la santé ainsi qu'au niveau des actions développées par la concertation avec les différents partenaires et la constitution d'un réseau d'associations liégeoises pour lequel le centre local de promotion de la santé est une ressource. Troisième axe, c'est l'utilisation de stratégies multiples et combinées dans la perspective d'analyser les besoins de santé des populations fragilisées. Quatrièmement, mise en place d'une procédure d'évaluation qui nous permette de nous poser des questions utiles pour la réalisation de notre objectif et mettre en évidence la cohérence et la pertinence de ces moyens. Tout ce dispositif n'a qu'une finalité, c'est de mieux rencontrer les aspirations des habitants ou des sujets et avec eux, de construire leur projet.

Monsieur Decerf,
échevin des Affaires sociales de Seraing

Il est clair que l'homme politique ne sait pas être sur le terrain. S'il n'a pas des travailleurs de terrain pour lui dire « *voilà ce que nous constatons, voilà ce que l'on pense qu'il faudrait faire* », lui n'a aucun moyen pour avancer.

Par contre, où j'ai un petit peu coincé, c'est qu'en ayant rencontré Optim@* et la coordination sociale de Seraing, j'ai eu parfois l'impression qu'on faisait les mêmes choses deux fois.

Pour l'homme politique avoir un seul interlocuteur, ce serait quand même beaucoup plus simple.

Tantôt on parlait d'isolement, c'est vrai que les gens qui sont isolés ont régulièrement des problèmes de santé mentale. Toute une série d'infrastructures existent, qui s'adressent au troisième âge, des centres de délassement, des amicales pour personnes âgées, des comités de quartier, il y a des infrastructures mais la difficulté, c'est de sortir les gens de chez eux.

Bernard Antoine,
*chef de cabinet adjoint du ministre Detienne,
ministre des Affaires sociales
de la Région wallonne*

Lorsque l'on veut penser la résistance à certaines politiques subjecticides, terme qui a été utilisé tout à l'heure, on doit être à même de penser le politique dans le cadre d'une coalition gouvernementale où nous sommes avec des partenaires. On doit être en mesure de pouvoir penser la politique aussi en termes de résistance à l'intérieur. C'est d'ailleurs ce que certains nous reprochent.(...)

Je suis content d'entendre dans le secteur socio-sanitaire une chose tout à fait différente par rapport à ce qu'on entend souvent, qui est du registre de la plainte par rapport au pouvoir politique. Aujourd'hui, il y a une autre manière d'aborder le politique de la part des acteurs sociaux.

Christiane Bontemps faisait référence dans son intervention, à la nécessité de la cohérence des politiques. Nous, au niveau de la mise en place des gouvernements, il y a deux ans, nous avons essayé de faire en sorte qu'il y ait une ligne santé, une ligne verte santé parce qu'on se disait qu'on aurait la possibilité d'aller plus vite, d'aller plus loin dans les politiques de santé à partir du moment où nous sommes tous de la même couleur politique. On s'est clairement mis le doigt dans l'œil.

Pourquoi ? Parce que les résistances internes au niveau du monde politique sont telles que notre énergie sert à essayer de trouver le consensus interne dans une majorité politique, beaucoup plus que là où je croyais pouvoir mettre de l'énergie, à savoir dans la relation avec les secteurs avec lesquels nous travaillons.

En ce qui concerne la problématique centrale de votre réflexion d'aujourd'hui, la coordination est actuellement devant la question de la complexité. Je ne pourrai pas être d'accord avec l'échevin Decerf quand il dit que ce serait plus simple de n'avoir qu'un seul interlocuteur, mais on peut en discuter. Je ne crois pas qu'il faille faire l'économie de la complexité parce qu'en faire l'économie voudrait dire que l'on nie une réalité à ce point complexe que la réponse par la simplicité ferait en sorte que ce serait une non-réponse. Maintenant je ne veux pas non

* Optim@ :
*dénomination
d'une des deux
coordinations
d'institutions
psycho-médico-
sociales à
Seraing.*

Qu'est-ce qu'accueillir? Qu'est-ce que parler avec quelqu'un?

plus tomber dans l'excès contraire qui serait de dire : on a le choix soit entre la réponse simple voire univoque ou la réponse à ce point plurielle qu'elle devient un obstacle aussi à l'efficacité du travail. C'est la raison pour laquelle la manière dont nous avons décidé de travailler au niveau du cabinet des Affaires sociales et de la Santé en Région wallonne, c'est de fonctionner avec ce qui existe sur le terrain plutôt que de faire marcher la machine à décret et de créer encore de nouveaux secteurs, sous-secteurs, de nouveaux acteurs etc.

Nous n'allons pas créer un nouveau secteur de la coordination du social dans toutes les villes de la Région wallonne, nous allons avant tout mettre à disposition de ceux qui travaillent sur le terrain, un outil qui va leur permettre de fonctionner, on espère mieux, en terme de coordination.

André Meert

Je demande à l'échevin qu'il revoie sa position parce qu'on perdrait quelque chose à la fois au niveau des travailleurs et au niveau des usagers. J'ai entendu dans la bouche de certains politiques à Seraing qu'il y avait plusieurs services sociaux qui faisaient la même chose. Je pense que les gens qui vont dans ces services ne sont peut-être pas les mêmes. A vouloir simplifier les réponses et les rendre univoques, il y aura des gens perdus en route.

Luc Carton

Une chose m'angoisse terriblement dans l'hypothèse de la coordination sociale, c'est ce que Michel Foucault appelait le panoptique, la possibilité d'un regard totalisant, englobant. Qu'il ait deux coordinations est très amusant parce que ça interroge la notion de coordination et la notion de pluralité et de différences.

Bernard Antoine

Il ne faut pas toujours attendre du politique uniquement des réponses en matière de gestion, je crois qu'il y a aussi des choses à faire en collaboration avec le politique avant d'envisager de parler de financement, de subsides etc. Nous ne souhaitons pas être uniquement des gestionnaires, nous souhaitons être en mesure de travailler avec le terrain sur toute une série de projets, notamment des projets pilotes.

Jean-Marie Delvoye
(membre d'Optim@)

Je ne souhaite pas que les personnes qui ont assisté à cet après-midi partent sur l'idée qu'il y a un abîme entre une coordination sociale et une autre coordination, que n'est pas Optim@. Je pense au contraire qu'il faut dédramatiser et, dans le cadre de la création de partenariats (on a dit tout à l'heure que l'Autre était incomplet), d'abord découvrir qui on est, quels sont les objectifs de chacun et ensuite, découvrir chez l'autre ce qu'il peut apporter.

Vanni Della Giustina

Au niveau de la coordination sociale, des deux coordinations sociales finalement, de Seraing, nous sommes de plus en plus volontiers dans cette démarche de rencontrer les politiques avec nos diversités. Luc Carton nous avait interpellé dans cette idée, il y a une série d'acteurs qu'on devrait rencontrer également qui sont les interlocuteurs sociaux, syndicats et autres, ainsi que les médecins de la commune.

Objecter, résister

Vanni Della Giustina

Une idée qui était à travailler, qu'est-ce que c'est qu'accueillir ? Qu'est-ce que parler avec quelqu'un quand font défaut les conditions du désir ? Parler, ouvrir la parole de l'autre, soutenir la parole de l'autre, c'est une chose, mais quand on voit ce que cette parole devient dans le contexte social où nous nous trouvons, ça devient compliqué.

Lebrun disait de se méfier de la terminologie usagé avec accent (même usager avec *er* à la limite). Quand j'entendais M^{me} Bontemps dire « le patient au centre », il y a quelque chose-là qui fait obstacle dans la mesure où le patient au centre, où le patient qui doit maîtriser lui-même, qui doit décider lui-même de la voie qu'il doit choisir, c'est quelque chose de très difficile dans le monde où nous nous trouvons pour le moment. Effectivement, si on parle d'usager, si on parle d'usager d'un service, peut-être qu'on aurait tendance un peu lâchement, nous, intervenants de terrain, à nous considérer comme un service et trop peu comme des sujets qui ont quelque chose à faire pour



devenir des interlocuteurs subjectifs. Donc soutenir, entendre la parole d'accord, mais nous avons quelque chose à dire dans ce soutien de la parole, dans le sens d'apporter une scansion. Une scansion qui permette au sujet de trouver son histoire.

Il y avait la notion de résistance qui était plutôt du côté de la démarche politique.

Résistance peut-être plus du côté de l'objection que de la contradiction. L'objection au savoir, c'est ce qui fait imaginer que l'Autre est incomplet. La contradiction, quant à elle, est une démarche un peu systématique, la démarche de l'hystérique. Il y a quelque chose d'une construction de sa subjectivité dans la démarche d'objection et il y a à entreprendre une démarche de résistance par rapport à tout ce qui se passe notamment au niveau du politique comme le soulignait Luc Carton. Mais comment peut-on résister ? C'est essentiellement en nous faisant entendre par rapport à ce que nous constatons sur le terrain.

Je trouvais tout à fait intéressant dans la table ronde l'idée de la dés-institutionnalisation. Il y a des personnes pour qui il est compliqué d'avoir affaire à des institutions « catégorisées ».

Une institution qui puisse prendre en charge globalement ou totalement les individus, c'est peut-être le début de l'enfer. Donc dés-institutionnalisation dans une notion de territoire ou de communauté. Ne pas fournir des lieux catégorisés mais des aménagements, poursuivre cet aménagement dans un « travail ensemble », entre intervenants d'un réseau et avec les personnes à qui on a affaire. L'institution ne laisse pas beaucoup de loisir au « faire objection ».

On a entendu qu'à certains moments « on ne sait plus interdire, on va vers empêcher ». Il faudrait réapprendre à interdire plutôt que d'être dans cette dualité entre empêcher et pousser vers l'avant. Réapprendre à interdire, c'est peut-être réapprendre à donner une place au sujet désirant (mais je ne vais pas reprendre tout l'exposé de Jean-Pierre Lebrun). L'institution cloisonnée, catégorisée ne laisse pas beaucoup de place à l'émergence du sujet, à l'émergence de l'objection par rapport aux savoirs de l'institution parce que dans nos centres, nous avons un savoir que nous installons comme

modèle et nous avons tendance à utiliser ce savoir pour justement empêcher qu'il y ait cette objection. C'est « soit tu rentres dans ce savoir, dans cette grammaire que nous te proposons, soit tu vas voir ailleurs ».

Travailler ensemble et non uniquement se coordonner, ça me semble fondamental, c'est cette idée qu'on parle avec les gens, qu'on se positionne en tant que sujet, qu'on ouvre la place à l'imprévu et la pédagogie de l'échec.

On a peu parlé du déficit du lien social qui a sans doute des connections avec le déficit de l'Autre, comme on l'a décrit dans les conférences précédentes. Ce premier déficit qui est celui du lien social n'est-il pas encore beaucoup plus source de souffrance ? ●

Les politiques de la subjectivité dans les sociétés post-industrielles

Questionnement sur l'évolution de la psychiatrie dans la société contemporaine... l'éclairage d'un théoricien non-psychiatre

Jean De Munck, sociologue et philosophe, professeur à la faculté de sociologie de l'Université catholique de Louvain.

Conférence du 17 mai 2001 à l'Hôpital St. Pierre d'Ottignies. Transcription par Vanni Della Giustina non relue par l'auteur.

J'aimerais - c'est ambitieux - nouer deux problématiques de la santé mentale dont on ne voit pas toujours les articulations.

D'un côté, il y a la nouvelle problématique de la subjectivité dans les sociétés post-industrielles : nous assistons à une transformation de la symptomatologie (disent les moins audacieux), de la nosographie (disent les plus audacieux). On observe cette transformation à l'œuvre dans le type de pathologies mentales qui se présente aujourd'hui dans les centres de guidance ou les hôpitaux par comparaison à celles qui pouvaient se présenter du temps de Freud par exemple. Transformation énigmatique. Ça, c'est le versant sujet de la chose.

La deuxième problématique est peut-être moins thématifiée, en tout cas par le praticien de terrain, mais elle l'est par le politique : c'est la question de la réorganisation de l'action publique en santé mentale. Depuis les années '70, moment de bascule considérable, le secteur vit une révolution permanente de ses modes d'action et aujourd'hui un nouveau dispositif de santé mentale est en train d'émerger.

La question est de savoir : y a-t-il un lien, et lequel, entre d'une part cette « transformation » de la pathologie mentale, de la problématique de la subjectivation, et d'autre part, la transformation de l'offre de soins, de l'offre d'action publique, de l'offre psychiatrique ou psychologique ? Y a-t-il quelque chose de commun qui rende compte des deux phénomènes ? Pouvons-nous faire une hypothèse structurelle qui rendrait compte de l'un et l'autre versant ?

Construire une subjectivité aujourd'hui

Je partirai de l'idée suivante : une subjectivité, cela suppose une subjectivation de quelque chose qui est déjà là.

● La subjectivité suppose une altérité et une antériorité

La subjectivité se distingue de l'individualité. Les biologistes le savent, on peut prêter une individualité aux organismes vivants : ils n'ont pas besoin d'être conscients pour être individuels. Une individualité se construit non pas dans un rapport avec un autre, mais en rapport avec un environnement.

Une subjectivité humaine, au sens fort du terme, ne nie pas la dimension d'individualité du vivant mais suppose que cet individu vivant se raccorde non plus à un environnement mais à une altérité qui est bien sûr symbolisée, en particulier par les autres significatifs qui, dès sa naissance, se penchent sur lui et symbolisent l'altérité en général, de manière d'abord indifférenciée et puis de plus en plus différenciée. Je partirai de là : il y a une antériorité.

● Le symbolique et la langue

La tradition psychanalytique nous a appris à penser cette antériorité à un niveau relativement abstrait, comme antériorité du symbolique. Je pense qu'il est effectivement crucial de parler de l'antériorité du symbolique et donc de concevoir la subjectivité comme une subjectivation du rapport au symbolique en général.

Le concept de symbolique est pourtant loin d'être clair a priori, et si nous parlons de l'antériorité, ce à quoi nous devons nous raccrocher sur le mode de la subjectivation ne se constitue pas uniquement de la langue. Certes, nous savons tous que l'entrée dans le langage au sens strict du terme est quelque chose de crucial pour la subjectivation ; que d'ailleurs cette entrée peut être ratée ; que lorsqu'elle réussit, elle génère toute une problématique particulière qui passe par le symbolique...

Le langage est donc essentiel, mais je voudrais distinguer deux faces du langage.

Il y a une face du langage où celui-ci produit



UN MONDE FOU ?

du sens comme tel, où vous avez affaire à des champs sémantiques plus ou moins complexes ou plus ou moins différenciés et, dans cet ordre des choses, on peut parler d'évolution : le monde sémantique d'un enfant n'est pas aussi différencié et complexe que celui d'un adulte ; le monde pragmatique d'un enfant n'est pas aussi complexe et différencié que celui d'un adulte : c'est toute la problématique de la grammaire pragmatique...

● Langage, institution et système d'attentes

Mais par une autre face, rentrer dans le langage, c'est rentrer dans une institution, dans un système de rôles, de places et donc dans un système d'attentes. Un système d'attentes, cela veut dire un système où il y a du permis, de l'obligé et de l'interdit : c'est-à-dire des normes. Les pragmaticiens¹ ont mis cela en évidence, le propre du langage est d'être une institution pour ainsi dire quasi naturelle, au sens où elle n'est voulue par personne : personne n'a jamais décidé que lorsque je pose une question à quelqu'un il doit me répondre ; même s'il ne me répond pas, ce silence fait sens sur base de l'obligation de devoir répondre à une question. Il y a donc un système d'attentes qui se nouent et que les pragmaticiens ont longuement décrit, qu'ils ont tenté de classifier : la promesse, l'obligation, ... même la formulation d'un constat. Par exemple si je dis « *la neige est blanche* », je suis *tenu*, obligé de défendre ma position si on m'interroge à ce sujet. Si je vous dis « *la neige est blanche* » et que vous me faites remarquer que pas du tout, elle est boueuse, et que je me défile, vous pouvez à juste titre me critiquer éthiquement puisqu'en refusant de soutenir ma position, je romps le pacte de parole qui veut que quand on soutient une assertion, on soit prêt à la défendre.

● L'indétermination et le pacte

Il y a donc une dimension d'institution, un système réglé d'attentes dans la parole. Ce qui fait toute la complexité, toute la flexibilité du langage, c'est que le système d'attentes ne vous

dit pas intégralement ce que vous devez faire. Vous devez répondre mais ça ne vous dit pas *comment* vous devez répondre, vous avez le choix, la possibilité d'imaginer une multiplicité de réponses. Autrement dit, il y a un grand fond d'indétermination, mais qui n'est pas total. Il y a quelque chose de l'ordre d'un pacte, d'une obligation, d'un système d'attentes, comme disent les fonctionnalistes, qui s'établit par le simple fait que je parle.

Évidemment, le système d'attentes n'est pas propre au langage. Nous sommes pris dans de nombreux systèmes d'attentes et par exemple aujourd'hui vous m'avez sagement attendu ; l'institution du rendez-vous est une petite institution minimale de système d'attentes.

Il y a certainement un lien entre le langage et les autres institutions. Là-dessus il peut y avoir des positions épistémologiques différentes mais je suis plutôt partisan de la thèse de John Searle qui dit que le langage est la présupposition de toutes les autres institutions. C'est presque une méta-institution : il n'y aurait pas l'institution du marché, du politique, du rendez-vous s'il n'y avait pas le langage. On peut donc peut-être, - mais là on pourrait discuter longuement -, faire une régression de toutes les institutions vers le langage, voie choisie par certains philosophes (comme Habermas) qui ne sont pas loin de penser que la méta-institution, c'est vraiment du langage. C'est vraiment le fondement de toutes les institutions et le lieu à partir duquel on peut toutes les critiquer. Par contre, le langage, on ne le critique pas : il n'y a pas de sens à critiquer le langage parce que, pour cela, il faudrait se mettre hors langage et cela, nous ne le pouvons pas.

● Ordre institutionnel et ordonnance subjective

J'ai introduit cette idée d'institution en liaison avec le symbolique pour dire ceci : tout le monde comprend, par une formation psychanalytique ou psychologique élémentaire, qu'il y a un lien étroit entre la consistance d'un

(1) *Ceux qui s'occupent de la pragmatique du langage, des actes de langage.*

Les politiques de la subjectivité dans les sociétés post-industrielles

monde subjectif, une ordonnance subjective et l'entrée dans des dispositifs institutionnels de ce type, notamment symbolique. A mon avis, c'est une des thèses les mieux établies de la psychanalyse, à savoir cette idée que l'entrée dans l'institution symbolique, notamment du langage, est en même temps un principe d'ordonnance subjective, un principe de subjectivation. C'est à partir du moment où on peut distinguer les rôles différenciés dans une prise de parole que quelque chose comme un repérage de l'identité subjective devient possible.

S'il y a une corrélation entre les modes d'ordonnance subjective et des systèmes institutionnels, on peut donner sens à l'idée qu'une transformation historique des institutions peut avoir des répercussions sur les ordonnances subjectives ; que les transformations que l'on constate dans les troubles de ces ordonnances subjectives, dans ces troubles de la subjectivation que vous rencontrez dans vos cabinets, peuvent effectivement avoir un lien fort, un lien même explicatif avec des transformations de l'ordre institutionnel des sociétés contemporaines.

● Ne pas sociologiser la personnalité

C'est cette idée d'une corrélation entre l'ordre institutionnel et l'ordonnance subjective que je voudrais filer avec vous, mais pour la filer, je dois y ajouter un mot d'extrême importance. Une subjectivation dépend bien sûr du type de monde institutionnel dans lequel le sujet est plongé mais on ne peut pas déduire intégralement l'ordonnance du sujet de l'ordonnance sociale. C'est-à-dire qu'il faut éviter de sociologiser la personnalité. Faire le lien, comme les psychanalystes le font, entre d'une part l'institution œdipienne, l'institution de la famille et d'autre part le sujet, son vécu subjectif, n'est tolérable que si on abandonne les idées naïves que par exemple, la subjectivité serait l'intériorisation de l'institution et que faute d'avoir intériorisé cette institution, un sujet ne se formerait pas. Cette idée que l'échec de la métaphore paternelle serait la mauvaise intériorisation d'une institution, celle de l'Œdipe, n'est pas psychanalytique mais elle a

travaillé dans les milieux de la psychanalyse, et a été particulièrement portée par une sociologue qu'on n'a pas l'habitude de citer dans ces milieux : Talcott Parsons. Ce sociologue américain a lu Freud dans les années '40-'50 et s'est écrié de joie : « *Voilà la théorie qu'il me fallait pour comprendre la formation de l'ordre social et notamment la socialisation des individus !* ». Parsons faisait l'hypothèse naïve que la subjectivité n'est que l'intériorisation de l'ordre social.

● Le roi qui ne se prend pas pour un roi

Alors qu'il me semble que la thèse solide consiste à dire que la construction de la subjectivité ne réussit, articulée aux institutions, que si le sujet, tout en s'identifiant aux rôles et aux places qui sont offertes par les institutions, en même temps ne s'y identifie pas et maintient une distance, un écart par rapport à l'offre sociale, à l'offre qui vient de l'autre. Autrement dit, pour qu'il y ait identification, il faut qu'il y ait non-identité. D'ailleurs, cela marque même l'échec de la subjectivation. Vous connaissez tous la célèbre métaphore : *le roi qui se prend pour un roi*. Celui-là a raté en quelque sorte la subjectivation. S'il adhère vraiment aux places qui lui sont données dans la société, sans distance, alors effectivement, on peut parler d'échec de la subjectivation. Il est donc essentiel que cette distance se creuse, que se maintienne la différence du sujet de l'énoncé et du sujet de l'énonciation ; ou encore, que se maintienne la différence du sujet et de ses idéaux, etc.

Il est donc essentiel qu'il y ait institution. L'ordonnance subjective en dépend mais en même temps, l'ordonnance subjective se manifeste dans un écart et donc dans la possibilité d'une manœuvre, d'une stratégie par rapport à cet autre ou à cette place, à cette identité : il est essentiel que les professeurs ne se prennent pas pour des professeurs, que les rois ne se prennent pas pour des rois. C'est là justement que va se fomenter quelque chose comme une petite stratégie de reconnaissance : le double jeu, la duplicité, le faire croire, ... enfin tout ça qui fait un sujet dans tout son charme et dans toute sa lourdeur. Le fait de n'être pas là où on est attendu...



UN MONDE FOU ?

● L'entrée dans l'âge démocratique de la figure du symbolique

Si vous suivez la trajectoire de la modernité, il y a eu un événement crucial, une transformation sociale généralisée : c'est l'entrée de la figure du symbolique dans l'âge démocratique. Il est apparu en quatre, cinq siècles, l'idée que ce monde d'institutions et donc de sens, n'était ni complet ni consistant au contraire de ce qu'il avait pu apparaître dans les sociétés traditionnelles, comme un monde consistant et complet, ordonné, où les institutions étaient à leur place, dans une pyramide ou dans un ordre. Pensez à la Cité chrétienne de saint Thomas d'Aquin : les ordres sont bien agencés les uns par rapport aux autres et on ne suppose pas qu'il y a la moindre contradiction entre l'ordre social et l'autre, entre la famille et le Gouvernement, entre le Gouvernement et le pouvoir spirituel... Il y a des contradictions de fait mais pas de contradictions de droit : c'est une totalité. De Max Weber à Marcel Gauchet, les sociologues ont expliqué cela : la modernité, c'est la fin des images du monde, des images totalisantes ou mystiques du monde comme disait Weber... Au fond ce qui nous arrive, à nous gens de la fin du XX^{ème} siècle et du début du XXI^{ème} siècle, est un événement dans cette modernité. Il faudrait déployer la trajectoire très fine, complexe, d'une modernité qui a destitué l'autre total. L'autre est devenu incomplet.

● Complétude et consistance

Il était jusqu'à présent incomplet mais il était consistant : voilà la thèse qu'on pourrait soutenir par rapport aux sociétés qui ont prévalu jusque dans les années '60, pour prendre un repère facile. Jusque dans les années '60, quoique les images du monde se soient disloquées, l'ordre institutionnel, moyennant de gros efforts sémantiques et politiques, a réussi à maintenir l'idée que le monde des institutions était consistant, relativement harmonieux et relativement cohérent. Par exemple pendant un siècle et demi, les juristes ont soutenu que l'ordre juridique était cohérent : il n'y avait pas de lacune dans le droit, thèse fondamentale pour l'interprétation du juge. Cette idée a prévalu spécialement à la fin de la deuxième moitié de

la société industrielle. On avait réussi à construire un monde dont on admettait l'incomplétude², mais on maintenait l'idée de la consistance. Dans les années '60, le monde institutionnel a cessé d'apparaître comme un monde consistant : on parle de la différenciation de la société, on affirme qu'il n'y a pas de système social total, que chaque institution secrète ses propres normes : la famille, l'économie, la politique, le droit, la technique, la science, la morale, etc. Et surtout, que toutes ces normes n'ont rien à voir les unes avec les autres. C'est ça la pointe de cette nouvelle représentation de la société, comme disaient à peu près simultanément Niklas Luhmann et Jean-Daniel Reynaud, à partir d'axiomatiques très différentes. Il n'y a pas d'harmonie préétablie ; les régulations engendrent des normes qui ne sont pas conciliables les unes avec les autres et il y a donc un problème permanent de conciliation et de synthèse impossible du côté d'une vision totale. On ne peut faire une synthèse qu'en situation, explique Jean-Daniel Reynaud. Quant à Luhmann, l'idée même de synthèse lui est devenue aberrante. On touche quelque chose de très important qui est une transformation de la figure de l'autre. L'autre devient inconsistant, il a cessé de faire consistance.

● Le paradoxe de Russel

Ceux qui aiment la logique et les solutions de Bertrand Russell aux paradoxes de la théorie des ensembles savent que le prix à payer de l'inconsistance, c'est la complétude. Nous sommes dans un monde normatif de plus en plus complet, mais inconsistant. Par contre, si vous êtes dans un monde consistant, au sens de Russell, vous êtes dans un monde incomplet. On choisit : ou la consistance, ou la complétude. Nous sommes dans un monde où on a littéralement le sentiment que tout est possible : c'est ça la complétude. Le manque, on ne sait pas très bien où le mettre : tous les styles de vie peuvent être imaginés, tous les messages sont accessibles. Il y a l'imaginaire d'une espèce de complétude : à chaque désir correspond son objet, c'est l'imaginaire du marché. Une complétude mais qui est évidemment une inconsistance qui suppose qu'il y ait une chose

(2) C'est ce qui justifiait le progrès.

Les politiques de la subjectivité dans les sociétés post-industrielles

et son contraire : pour qu'il y ait tout il faut bien admettre qu'il y ait une chose et son contraire.

● **La transformation radicale des idéaux du Moi : flexibilité, polyvalence, polymorphie...**

Je pense que c'est un bon point de départ pour poser la question des transformations des drames subjectifs. Qu'est-ce que ça veut dire, dans un monde inconsistant, mais complet, d'exister comme sujet ?

Il est important de voir qu'il y a une transformation radicale des idéaux de la personnalité, des idéaux du moi, liée à cette mutation institutionnelle profonde. Cette mutation conduit notamment à ce que l'injonction de flexibilité, de polyvalence, de polymorphie, l'injonction à se transformer sans cesse, à s'engager dans une histoire, à développer des projets à court terme, à moyen terme, s'impose comme nouveau système identificatoire d'idéaux du moi, là où justement, dans le monde qui faisait consistance, les idéaux ne disaient pas : « *Change de place, bouge !* », mais proposaient au sujet d'intérioriser une place. C'est d'ailleurs précisément cela qui fait la stratégie des névrosés que nous sommes, c'est de refuser cette place pour exister comme sujet. A partir du moment où on vous dit de changer sans cesse, que les places stables n'existent plus, qu'il n'y a plus d'ordre consistant, s'ouvre, pour être sujet, un éventail d'options très différentes de celles qui s'offraient auparavant. Par exemple se fixer, ne plus bouger, tenir une place ou un objet, enfin être baptisé par une identité stable, s'affirmer comme « toxicomane » : voilà quelqu'un qui se fixe dans un monde qui lui demande de bouger, qui se fixe aux deux sens du mot... Au fond, on pourrait penser qu'il s'agit là d'une stratégie de subjectivation tout à fait fondée, compte tenu du changement radical. C'est pour ça que lire la toxicomanie à partir des schémas œdipiens de type freudien, c'est peut-être à côté de la plaque aujourd'hui. Dans un monde où l'inconsistance prévaut de façon systématique, instituée³, ce que d'aucuns appellent les situations limites, ou les psychoses blanches⁴, cet effet de flottement devient quelque chose de tout à fait compréhensible comme type de syndrome, je ne dis pas dominant, mais important.

(3) *Je ne suis pas en train de parler de quelque chose de réformable : cela appartient à la dynamique de la modernité.*

(4) *Ces psychoses qui ne déclenchent pas.*

(5) *On pourrait décliner comme ça tout un vocabulaire.*

Voilà, ça c'est un versant. J'ai fait le lien entre transformation des institutions, transformation du rapport au symbolique et transformation du drame subjectif : que veut dire être reconnu dans ce monde inconsistant nouveau qui a changé ?

Les transformations du champ de la santé mentale

Passons au deuxième versant de ma problématique, qui s'ajuste au premier comme la deuxième moitié d'une orange : les transformations spectaculaires du champ de la santé mentale dans les trente dernières années, fort différentes de ce qu'anticipaient les révolutionnaires de '68 qui les ont, pour partie, portées.

● **Santé mentale et ordre social**

Ce qui m'intéresse dans cette affaire, c'est que l'offre de santé mentale, portée par des professionnels, psychiatres, psychologues puis progressivement d'autres professions, articule des idéaux du moi. Rentrez dans un cabinet de médecin, vous tombez sur les idéaux de la santé ; rentrez chez un psychologue, chez un psychothérapeute, vous entrez dans un univers d'idéaux. C'est inévitable.

Je pense donc qu'il faut bien saisir que la santé mentale, d'un côté, est un performateur de l'ordre social ; elle a des effets performatifs qui vont d'ailleurs dans le sens de l'ordre social prévalent : se flexibiliser, ... : ne parle-t-on pas de pathologies de rigidité...⁵.

D'un côté c'est ça ! Mais d'un autre côté, la santé mentale, comme le sujet, a en même temps des capacités de résistance, de distanciation. Et précisément, un des enjeux politiques profonds du champ, c'est de ne pas s'identifier totalement aux nouveaux idéaux du moi, de devenir des relais, mais aussi d'affirmer une différence : toute la question est de savoir comment.

● **Entre '70 et '75, un moment de bascule**

Tout se joue entre 1970 et 1975, non pas au sens où il n'y a plus d'histoire après, mais en termes de bascule ; quelque chose vient à



UN MONDE FOU ?

maturité. C'est la fin du monde asilaire, définitive : ça commence en '63 avec la loi sur les hôpitaux, c'est vraiment achevé entre '70 et '75.

A partir de ces années, en schématisant, on voit se mettre en place non pas un mais deux modèles de santé mentale et d'action publique sur la santé mentale dans notre pays. La chose pourrait être généralisée, en tous cas à la France et aussi à l'Allemagne, l'Angleterre vivant une histoire très différente à cet égard.

● Le modèle de la planification hospitalière

Venu de la période '45 – '70, le premier modèle de la construction de l'état providence continue à exister mais perd progressivement de son importance. C'est le modèle de la planification hospitalière, basé sur l'idée qu'il faut programmer centralement le développement de la santé mentale, avec des lois de programmation mises sur pied par des espèces de bureaux du plan⁶. Ces lois de programmation ont été élaborées sur une base essentiellement quantitative. Le but était de prévoir combien de lits il faudrait pour couvrir les besoins en santé mentale compte tenu de la nouvelle distinction OFQ⁷. Ce modèle centralisateur, expert, quantitatif est lié à un groupe professionnel qui pense la programmation en matière de santé mentale et l'exécute : ce sont les médecins et en particulier les hospitaliers. L'action publique est menée par des fonctionnaires mais sous la houlette du groupe professionnel très identifié. Il y a bien des non-médecins dans le champ de la santé mentale, des psychologues, quelques assistants sociaux, mais tout est pris dans le cadrage cognitif et fonctionnel de la médecine. Dans ce cadre, la santé mentale est essentiellement un problème médical.

Ce modèle va perdre de l'importance à partir des années '70. On pourrait raconter l'histoire

de cette régression, les constats désabusés des années '80, la prise de conscience que les plans de rationalisation ne fonctionnent pas comme on le voulait et enfin en 1990 les arrêtés royaux de Philippe Busquin qui balancent littéralement tout en termes de programmation et décident de mener une politique volontariste de sortie de l'hôpital.

● Le modèle multidisciplinaire, contextué, conventionné

Dès 1975, on voit apparaître un autre type de fabrication de l'action publique en matière de santé mentale : ce sont des petites entités, dispensaires puis centres de guidance. Voyons-en quelques traits distinctifs.



Au contraire du premier, ce modèle est multidisciplinaire. Il n'est pas piloté par des médecins hospitaliers. Il rassemble notamment les nouveaux psychologues. La dynamique de la professionnalisation des psychologues est importante dans cette histoire puisque les nouveaux psychologues sortis fin des années '60, début des années '70, n'avaient pas de marché. En termes de création de marché, ils ont, avec leur savoir, leurs innovations

(6) *Les bureaux du plan en Belgique, ce ne sont pas les grands administrateurs, cela n'a pas le panache du grand administrateur français, ce ne sont pas non plus les bureaucrates soviétiques. Les planificateurs viennent des piliers, pour l'essentiel, du monde chrétien, du monde socialiste, ils sont formés dans les mutualités.*

(7) *La nomenclature OFQ de 1946 distinguait les services psychiatriques ouverts, les services psychiatriques fermés et les services psychiatriques hospitaliers de nuit ; elle a été remplacée en 1974 par la nomenclature AT distinguant l'aspect aigu (A) et chronique (T).*

Les politiques de la subjectivité dans les sociétés post-industrielles

conceptuelles, leurs psychothérapies, investi tout naturellement ces centres de santé mentale reconnus par les pouvoirs publics à partir de 1975.

Ensuite, ce modèle revendique un travail très contextué, par rapport auquel les schémas quantitatifs de la planification deviennent inopérants : on ne peut pas programmer ce type de santé mentale comme on programme des lits, ce qui avait été le schéma de base de 1945 à 1975.

Troisièmement, alors que la politique d'équipement est fondée sur les gros équipements des hôpitaux, là nous avons affaire à des petites entités.

Enfin, le type de liaison aux pouvoirs publics se transforme : alors que le premier modèle demande aux agents de la santé mentale de se soumettre à un plan de programmation, ici on raisonne sur le mode de la convention et de la contractualisation, avec des partenaires fonctionnaires qui ne sont plus les grands planificateurs mais des espèces d'accompagnateurs de projet.

Vous avez là clairement deux modèles d'action publique en santé mentale qui, pour ainsi dire, entrent en collusion ou en collision.

● Réseaux de soins, réseaux d'équipement

Aujourd'hui la seconde logique d'action publique est en train d'envahir le monde des hôpitaux. Avec la notion de réseaux de soins, de réseaux d'équipement, de circuit, il ne s'agit plus de penser l'action publique à partir des représentations du corps médical hospitalier ou sur base des grands équipements hospitaliers mais il s'agit véritablement de réinsérer l'hôpital dans les circuits, d'horizontaliser. Cela suscite de grosses résistances dans le monde hospitalier : c'est une des raisons pour lesquelles les plates-formes de concertation territoriales ne fonctionnent pas bien. Quoiqu'il en soit, vous avez là dans le champ de la santé mentale une expression institutionnelle du mouvement général dont je vous ai parlé, à savoir ce devenir inconsistant des institutions. Voilà pour les dispositifs institutionnels...

● L'extension sémantique du vocabulaire de la santé mentale

Simultanément, au niveau de la sémantique de la santé mentale, du contenu de sens que nous donnons au terme *santé mentale*, - et ça va de pair avec la transformation des modèles institutionnels -, on assiste à un phénomène impressionnant d'extension du vocabulaire de la santé mentale en dehors du champ relativement restreint qui lui était réservé jusque dans les années '70. Le vocabulaire de la santé mentale envahit les problèmes sociaux qui, jusqu'à présent, n'étaient pas catégorisés comme problèmes de santé mentale. L'état social pouvait éventuellement adjoindre un expert psychologue lors d'un procès d'inceste ; de là à traiter ça sur le mode SOS enfants, à psychologiser la problématique, il y a un pas qui n'aurait pas été franchi avant 1985. Il en va de même dans d'autres secteurs. Je suis sidéré d'entendre parler de « harcèlement au travail » dans les milieux syndicaux : s'il y a bien un milieu qui a résisté absolument à toute forme de subjectivation de ses problèmes, c'est le monde du travail. L'essentiel du combat syndical, c'était de désobjectiver, d'objectiver dans les relations collectives. Aujourd'hui toute une série de situations de travail problématiques sont prises dans le registre de la santé mentale. Il en va de même des problèmes familiaux et d'autres questions... Ce qui importe n'est pas de constater que la psychologie gagne du terrain, c'est que nous sommes devant un véritable reformatage des catégories, y compris dans le champ de la santé mentale *stricto sensu*. Une série de troubles qui étaient saisis dans le champ d'une nosographie, sont aujourd'hui saisis dans des catégories qui désignent des problèmes sociaux : le décrochage scolaire, l'abus sur les enfants, l'abus sexuel, etc. On est devant un nouveau mode de catégorisation du social mais simultanément du mental.

Là se joue quelque chose de très important pour le secteur. La seconde logique tend à l'emporter sur la première, insécurisant terriblement les psychiatres hospitaliers. Deuxièmement, il y a cette extension de la sémantique de la santé mentale qui désigne probablement quelque chose d'un enjeu politique et moral crucial pour



UN MONDE FOU ?

nos sociétés développées et compte tenu de la nouvelle problématique de la subjectivation⁸.

● Une mise en jeu de notre conception de l'autonomie

Je vais essayer de dire comment je vois l'alternative. Dans cette nouvelle sémantique, dans ces nouveaux dispositifs institutionnels, dans cette nouvelle offre à des sujets en souffrance⁹, ce qui est en jeu c'est notre conception de l'autonomie, de la liberté fondamentale. Le concept de sujet, aussi loin qu'on le regarde, jusqu'à Descartes puis Kant, a toujours été étroitement lié au concept de liberté. Nous sommes devant une nouvelle donne, dans une société inconsistante, qui ne propose plus des modèles substantiels de liberté, des modèles moraux, voire des places dans la société. La manière pour la modernité de construire la liberté, c'était d'offrir des modèles substantiels : le modèle du propriétaire, du citoyen, de l'artiste... Aujourd'hui, tous les modèles sont défaits dans la vie réelle compte tenu de l'inconsistance du monde, de la pluralisation des attentes, du fait que les modèles ne sont pas soutenus socialement, de façon cohérente.

● Une offre de procédures

La seule chose qu'on peut offrir, semble-t-il, c'est quelque chose qui ressemble à un accompagnement, c'est-à-dire une procédure. Tout se joue alors sur ce qu'est un accompagnement moral pour aider un sujet à faire un peu d'identité, un peu de subjectivité dans un monde inconsistant. C'est comme ça que je formulerais aujourd'hui la question de la santé mentale. C'est là que se présentent les choix politiques dans le type d'accompagnement.

● Une proposition fonctionnaliste

Il me semble qu'il y a un retour net à une proposition fonctionnaliste : nous ne savons pas ce que c'est la liberté, nous n'avons pas de modèle à offrir, mais nous pouvons vous débarrasser de vos symptômes, de vos souffrances, moyennant des procédures

d'identification et d'objectivation des troubles et c'est à cette condition qu'on peut mesurer les performances. C'est une voie promise à un grand avenir et qui risque bien, en matière d'action publique, de satisfaire les bailleurs de fond pour des raisons évidentes de subsidiarité et de contrôle de l'usage des fonds.

● Une proposition de dé-psychiatisation totale de la santé mentale

Indépendamment, d'autres voies s'ouvrent. Il y a notamment une tentative de dé-psychiatisation totale de la santé mentale. Ça consiste à offrir des lieux, des lieux de vie¹⁰, d'accompagnement collectif qui peuvent aller vers une recommunautarisation.

Il y a là deux extrêmes : un extrême fonctionnaliste et un extrême qui ressemble à une reconstitution d'un milieu quotidien. Les modèles que nous sommes en train d'inventer se situent probablement entre ces extrêmes, d'une manière tendue, mais dans les deux cas vous avez affaire à des dispositifs procéduraux, c'est-à-dire que vous ne présumez rien sur la définition positive de la santé, de la normalité.

Conclusions

Ce qui me semble faire le lien entre l'évolution de l'offre en matière de soins de santé mentale et l'évolution de la problématique de la subjectivation, c'est la communauté du monde dans laquelle l'une et l'autre se déploient. Cette communauté peut être saisie à travers des concepts comme inconsistance, flexibilité, procédure, etc. Néanmoins changer de monde ne signifie pas que la problématique morale n'insiste pas d'une manière ou d'une autre, que nous n'avons pas à nous positionner sur ce que veut dire « être une personne » au sens noble du terme, au sens moral, au sens où la tradition occidentale l'a d'ailleurs problématisé d'une manière intense et féconde. ●

(8) *C'est de ça dont on parle fondamentalement : le problème n'est pas de penser l'action publique ou l'action des psychiatres sans tenir compte de l'objet.*

(9) *Qui n'est pas la souffrance d'hier, pour des raisons que j'ai dites.*

(10) *On ne peut plus offrir des modèles, donc on offre des lieux de vie.*

Les politiques de la subjectivité dans les sociétés post-industrielles

Dialogue avec l'assemblée

Transcription et
intertitres : Vanni
Della Giustina.

De l'intériorité

○ Nous avons en consultation beaucoup de personnes qui semblent montrer un déficit d'intériorisation. Mais est-il encore adéquat de parler d'intériorisation ? Nous avons souvent une perception de l'identité comme un fil conducteur, une histoire, le sujet se raconte et se sent en lien dans ses séquences de vie. Cliniquement, les gens qui ont des trous dans leur histoire ne vont pas bien. Alors ils viennent chez nous et nous avons des théories qui les aident à reconstruire leur histoire. Mais quid de cette affaire ? Est-ce qu'on les aide à être bien dans la société contemporaine ou est-ce qu'on les aide à être en porte-à-faux par rapport à la société contemporaine qui semble accentuer l'instant présent, le rapport à l'événement beaucoup plus que la constitution d'une historicité. Il est complexe de savoir comment travailler ou refuser de travailler ça.



(1) Bouteille de Klein, etc.

Nous avons aussi beaucoup de gens qui viennent avec « *Je dois faire un travail sur moi-même* »... Un surmoi psychothérapeutique flotte dans les rues du royaume, les gens croient qu'ils doivent faire un travail sur eux-mêmes. La « psy » est tellement devenue une culture que quelque part c'est en essayant de ne pas trop pousser à un travail « psy » qu'on rétablit le sujet. Un psychologue qui avait déjà fait un tas de psychothérapies est venu me voir : « *Je dois encore travailler certaines choses* ». Je lui ai dit : « *Est-ce que vous pensez que la seule façon de murer, c'est vraiment la psychothérapie ?* ». Il est revenu la semaine suivante : « *Vous pensez qu'il y a moyen de murer sans psychothérapie ?* ». Comment donc les gens auraient-ils fait jusqu'au début du vingtième siècle ? Il est reparti et on n'a jamais fait de psychothérapie. On arrive à un moment où c'est en titillant notre propre outil qu'on va peut-être rétablir le sujet...

● **Jean de Munck** : Sur les deux points je suis tout à fait d'accord... Spécialement sur l'intériorisation. A mon avis, cette notion est mal construite. On n'intériorise rien du tout. Elle date des années '50 – '60, Lacan utilise parfois le terme mais il disparaît progressivement parce que quand il a fait la déconstruction de la distinction intérieur – extérieur, *intérioriser* ne veut plus rien dire. On est victime d'un vieux vocabulaire...

○ Mais d'autre part, est-ce qu'il y a moyen d'être seul si on n'a pas d'intériorité ? Je répondrais clairement *non*. L'incapacité à être seul est assez notoire dans la mentalité contemporaine... Il y a intériorité et intériorisation... Nous avons besoin d'un modèle pour penser le rapport entre le dedans et le dehors... Mais lequel ?

● **Jean de Munck** : On ne peut pas s'empêcher de penser dedans – dehors, c'est un schème élémentaire de l'intuition. Mais on peut relativiser cette distinction. J'ai toujours compris les histoires de Lacan¹ comme une tentative de penser un dehors qui devient un dedans sans discontinuité, de supprimer l'idée d'une barrière entre le dedans et le dehors.



UN MONDE FOU ?

Maintenant, peut-on construire une théorie qui se passe de ces catégories, c'est-à-dire rompe avec l'intuition spatiale ? Plutôt que « *intérioriser la loi* », si on dit « *symboliser* », c'est déjà différent. « *Intérioriser la loi* » suppose qu'elle est à l'extérieur et puis qu'elle rentre dedans. « *Symboliser* », c'est autre chose, on est dans un seul espace, on marque deux fois la loi ; il y a peut-être un registre de vocabulaire à travailler.

○ « *Intérioriser la loi* », c'est quand même pratique... Ça évite de devoir produire des décrets à tous bouts de champs...

Post-moderne et consorts

○ Au début, vous avez parlé de société post-industrielle et puis de post-modernité...

● **Jean de Munck** : Je suis toujours ennuyé quand je fais ce genre de conférence² : comment qualifier la période contemporaine ? On a connu en sciences sociales une inflation des « *post* » : post-fordiste, post-industriel, post-moderne, etc. Le problème est que chacun de ces termes a été connoté par des auteurs : quand on parle de post-industriel, on pense à Daniel Bell et Alain Touraine, qui ne sont d'ailleurs pas du même camp, et il faut donc préciser. Quand on parle de post-modernité, on pense à un immense courant culturel où sont mêlés des auteurs français des années '60 qui fonctionnent dans les années '80 : Derrida, Barthes, Lacan (version américaine), etc. ; post-fordiste, c'est plus précis, mais très socio-économique... Pour ajouter à la confusion, dire « *post* », c'est déterminer par rapport à ce qu'il y avait avant, ce qui est en soi un problème. Mais on n'a pas de mots de rechange, parce que les termes positifs à notre disposition sont insatisfaisants. « *Société de l'information* », par exemple, terme choisi par la commission européenne pour désigner le présent, c'est réduire ce qui est en train de se passer à la révolution technologique et à l'information ; les transformations des structures symboliques disparaissent.

J'ai tendance à penser que le trait majeur qui nous sépare des années avant '60, est ce que nous avons appelé à Louvain « *le rapport à la norme* ». C'est notre lecture, qui admet qu'il y a un rapport à la norme, lecture plutôt weberienne des transformations, qui admet de procéder par sociologie compréhensive. Prenons l'exemple des changements technologiques : pour un marxiste fondamentaliste, les changements technologiques seraient la clé des transformations ; pour moi, c'est l'usage des technologies qui change, il n'y a pas de déterminisme technologique et ce sont les normes, l'usage des technologies qui nous sont proposées. Mais il est embarrassant de ne pas avoir un mot qui fait consensus. Je n'ai pas de réponse à ça mais l'essentiel, c'est de soutenir une ligne d'interprétation. Ma position, ce n'est pas la ligne économiste, c'est plutôt une ligne weberienne au sens large, tenter de mettre les choses en perspective à partir de là.

Cela se distingue quand même du post-modernisme au sens strict du terme qui joue volontiers, par exemple, du registre de la fragmentation, de la déconstruction, de la dissémination, la dé-liaison, l'atomisation, etc. Tous ces termes à connotation négative (dont on peut faire d'ailleurs un panache³) ratent la dimension de reconfiguration positive : nous ne sommes pas dans un monde fragmenté ou atomisé, cela n'a pas plus de sens aujourd'hui qu'hier. Durkheim s'est battu pour expliquer que l'individualisme était un mauvais point de départ en sciences sociales ; il ne faut pas partir de là, mais de l'institution et éventuellement l'individualisme est un effet de l'institution. La question aujourd'hui, c'est quelles sont les nouvelles institutions qui produisent un certain type d'individualisme, mais à titre d'effet dérivé... Nous ne sommes pas atomisés, la société se coordonne, elle est instituée, le symbolique n'est pas en voie de disparition. C'est débile de dire des choses comme la « *désymbolisation* »... évidemment le symbolique ne fonctionne plus comme avant, et c'est à ça que servent les termes comme *incomplétude* et *inconsistance* : là on marque un déplacement, mais on ne dit pas du tout qu'on est en train de sortir du symbolique. Le

(2) *Et pas seulement quand je fais des conférences : c'est un ennui conceptuel.*

(3) *On est déconstructeur, comme Woody Allen dans ses films.*

Les politiques de la subjectivité dans les sociétés post-industrielles

Dialogue avec l'assemblée

symbolique fonctionne, il n'y a pas plus de psychotiques qu'avant, on ne devient pas tous fous...

Inconsistance, incomplétude

○ ... le mot *inconsistance*. On aurait tendance à le comprendre comme *fragmentation, déliaison*, ... J'ai cru comprendre que la modernité, c'est la fin d'un monde complet et consistant... donc on peut quand même être à la fois complet et consistant...

● **Jean de Munck** : Je pense que *inconsistant*, c'est *incohérent*, c'est-à-dire *qui tolère la contradiction*. En théorie des ensembles, est inconsistant l'ensemble qui contient l'élément non identique à lui-même. Incomplet, c'est : il y a une totalité mais il y a un élément non identique à lui-même qui est à l'extérieur. Là, la totalité fait consistance : puisqu'il n'est pas dedans, il n'y a pas de contradiction à l'intérieur de l'ensemble mais il y en a un qui manque. Russel l'explique bien, vous choisissez entre l'inconsistance ou l'incomplétude. Soit vous vous donnez tous les ensembles mais alors vous vous donnez l'ensemble non identique à lui-même et vous vous donnez donc un ensemble de tous les ensembles, inconsistant, incohérent puisqu'il y a une contradiction... qui prolifère, qui produit ses conséquences. Ou bien vous décidez, ce qui était la décision de Russel⁴, d'en laisser un à l'extérieur, celui qui est non-identique à lui-même et à ce moment vous êtes dans la cohérence ; vous pouvez déduire vos axiomes et vous êtes sûrs de ne pas tomber sur la contradiction. Il y a choix : ou l'inconsistance ou l'incomplétude.

Lorsque je dis que nous sommes dans un monde inconsistant, par exemple je pense au monde du droit, qui a vécu jusqu'il y a peu sur l'idée de la consistance. Cela lui permettait de considérer qu'il y avait des trucs à l'extérieur, hors du champ. Il n'était donc pas complet mais il était consistant et il était, en l'occurrence dans la modernité, identifié à l'État. Maintenant si on voit comment fonctionne le Droit contemporain, on ne sait plus très bien où il commence et où il se termine. L'ordre juridique

étatique n'est qu'un ordre parmi d'autres : le droit européen, les droits de l'homme, l'internationalisation, etc. Vous êtes dans un champ qui est en plus constamment contradictoire : à tous moments, se posent des problèmes de conflits de normes. Une chose aberrante du point de vue d'un juriste de 1940, ce serait la *compétence universelle* ; l'idée de juger ce qui s'est passé au Rwanda aurait été impensable parce que, pour sauver la consistance du Droit, il fallait absolument que ce soit incomplet et que cela ne vaille que pour la Belgique, pas pour le Rwanda ou pour les autres pays. C'est ça l'idée de l'incomplétude qui va de pair avec la consistance. A partir du moment où on proclame la compétence universelle d'un tribunal, on est dans une dimension de complétude mais on tombe sur des inconsistances considérables puisqu'on est devant de multiples normes : il y a les normes du Rwanda, il y a les normes de la Belgique, il y a les normes de conventions internationales, etc. Comment va-t-on concilier tout ça ? On ne peut donc plus construire une décision qu'en situation et la conséquence, c'est que la jurisprudence redevient une des sources normatives fondamentales du raisonnement puisque c'est en situation que les synthèses se forment, puisqu'elles ne peuvent pas se former hors situation, c'est-à-dire d'un point de vue général. On est dans un droit qui englobe tout : c'est ça la dimension de complétude...

De l'événement et de l'historicité

○ Si les choses ne peuvent se faire que dans l'événement, dans le moment, c'est là qu'on rencontre un divorce considérable avec ce qu'est l'identité d'un individu, qui est quelque chose qui se construit dans la durée et pas que dans l'événement. Les contemporains nous le disent : « *Moi, rien ne me marque* »

● **Jean de Munck** : Ce que vous dites de l'événement me fait penser à une définition de la flexibilité. Etre flexible, c'est prendre la décision qui ouvre le plus grand nombre d'options possibles pour le futur. C'est nécessairement une décision à court terme. Dans cette logique symbolique, où on admet

(4) Parce qu'il fallait quand même sauver la mathématique...



que la norme ne doit pas prédéterminer le réel sans mécanisme d'apprentissage, l'événement apparaît comme crucial. A la limite, c'est l'événement ; ça ne vaut que pour un soir ; c'est la décision du journaliste du journal télévisé : « *Ce que je présente ne vaut que pour un soir* ». Alors se pose effectivement la question de la perte de sens. C'est une manière de reposer à nouveaux frais la question de Weber.

Réflexions sur la politique de santé mentale

○ A propos de la note sur la santé mentale de Magda Alvoet... et les deux options qui sont proposées, les grands ensembles hospitaliers et les réseaux citoyens. Dans les faits il y a une reconversion des grands ensembles politiques, économiques. Souvent ce n'est qu'une reconversion à l'intérieur de grands ensembles. La mise en réseau produit beaucoup plus d'effets que dans un endroit asilaire. Ça reste monopolisé mais il y a une volonté d'introduire quelque chose de neuf qui vient d'un parti neuf. Jusqu'à présent, deux grands partis monopolisaient la vie politique et se déployaient directement par les mutuelles ou d'autres ensembles, il n'y avait plus d'intermédiaire. Ecolo, qui ne connaît pas de relais immédiat, serait plus à la recherche de partenariat avec les initiatives, d'interlocuteurs.

Je me demande si cela pourrait être un point de basculement comme les années '70. Est-on occupés à assister à un reformatage du champ de la santé mentale ?

● **Jean de Munck** : La première remarque me permet de lever une ambiguïté. Lorsqu'on oppose deux modèles d'action publique, on ne dit pas que l'un est citoyen et l'autre technocrate, fonctionnel. Ce sont deux logiques avec à la fois leurs effets bénéfiques et maléfiques. Fonctionner sur base de conventions, c'est inévitablement fonctionner à court terme, ne fut-ce que sur le plan de la structuration de la santé mentale. Sans parler des effets catastrophiques sur l'emploi puisqu'on le précarise. Je ne suis donc pas en train de dire que l'une est citoyenne et l'autre pas...

Deuxième chose. Ce qui s'est passé au niveau des plate-formes laisse à penser que les acteurs traditionnels dominants du champ, mutualités, hôpitaux, tentent de récupérer la situation, de s'inscrire dans une logique d'action qu'ils n'ont pas l'habitude de fréquenter mais qu'ils peuvent très bien reconstituer autour d'eux en proposant des circuits de soins de type « fonctionnel », c'est-à-dire très peu ouverts, très peu multidisciplinaires pour des raisons de maintien de position sociale, et tentent par ce biais de se moderniser. La politique de programmation, le centrage exclusif sur l'hôpital, c'est fini mais cela ne veut pas dire que les professions qui s'étaient positionnées comme *leader* dans ce modèle-là, ne cherchent pas à se repositionner comme leader dans le nouveau modèle. Il y a là un enjeu politique qui met les centres de santé mentale mal à l'aise dans les plates-formes de concertation. Parce que les plates-formes de concertation rassemblent les hôpitaux mais aussi les créations à partir d'hôpitaux. Par exemple l'habitat protégé, on sait que la majorité est un produit de l'hôpital. On a affaire là au maintien du lobby établi depuis 1945 en matière de santé mentale. Dans cette affaire je ne prends pas position, les acteurs doivent se positionner tant psychiatres que non-psychiatres. Parce qu'il n'est pas vrai non plus que le corps médical psychiatrique soit si uni que ça dans les choix politiques.

○ Sans faire de jeu de mot facile, on est en pleine inconsistance dans le sens où il y a des logiques tout à fait contradictoires. Il y a des lancements à partir des plates-formes, des lancements à partir des hôpitaux, des projets entre services de santé mentale, des réseaux qui sont pour certains territoriaux, pour d'autres idéologiques. Tout le monde se dit qu'il faut faire réseau, qu'il faut communiquer, on passe beaucoup de temps dans ce genre de chose mais avec des logiques qui s'entrecroisent. Pour quelqu'un qui est sur le terrain, le sentiment d'une grande incohérence...

● **Jean de Munck** : C'est le lot de n'importe quel pouvoir politique, juridique, dans la société contemporaine et rien n'indique dans les logiques symboliques quelque chose comme la reconstitution d'une totalité ou d'un semblant de totalité. Il faut aujourd'hui exister en faisant avec ça. Il n'y a pas à vouloir restaurer un

Les politiques de la subjectivité dans les sociétés post-industrielles Dialogue avec l'assemblée

ordre... Il y a derrière ça une logique de rationalisation qui est à l'œuvre...

○ Le problème, c'est qu'on ne peut pas ne pas s'aider d'une théorie de la totalité. L'esprit humain raisonne dans un ensemble, il ne peut pas raisonner autrement. Il ne peut raisonner que de manière unilatérale, d'un point de vue particulier mais il est fait de telle manière que, - c'est ce que Durkheim a montré -, nous sommes d'emblée en rapport avec un ensemble et nous nommons des objets, c'est-à-dire que nous découpons les objets dans un ensemble. L'objection fondamentale à faire à Niklas Luhmann, c'est « *d'où parlez-vous pour nous dire qu'il n'y a plus de pilotage d'ensemble possible, ou qu'il n'y a plus de représentation de l'ensemble ? Quel est cet ensemble que vous représentez comme un non-ensemble, comme une impossibilité ?* ». On bute là sur une contradiction dont je ne vois pas comment sortir. Je n'oserais jamais faire des propositions comme celle-là, qu'il n'y aura plus de reconstitution de la totalité. Je vois bien que dans le présent, on en est là, dans une sorte d'idéologie anti-totalitaire. Mais est-ce que nous pouvons penser en dehors de la totalité ?

● **Jean de Munck** : Il y a deux réponses. La première est classique : la totalité n'est pas un concept constituant, mais un concept régulateur. Cela veut dire que ce n'est pas la totalité qui constitue nos représentations, il faut arrêter de croire que nos représentations totalisent, mais nous ne pouvons pas penser indépendamment d'une régulation par l'idée de totalité. Réponse kantienne.

Deuxième réponse. C'est vrai dans l'ordre de la représentation. Mais dans l'ordre de la pratique ? On n'est pas tout le temps dans la représentation, on agit, on pratique et si on se balade dans la pratique avec la totalité, on va se casser la gueule, parce qu'il faut sans cesse se décaler et il y a du nouveau, il y a de l'événement. Et pour faire de l'histoire, il ne faut pas de totalité. Par contre, peut-être faut-il une régulation par l'idée de totalité et là peut-être que Kant avait raison ; en tous cas pour la science, cela semble évident. Maintenant, pour la clinique, je ne suis pas sûr que ce soit indispensable. Mais on peut soutenir le contraire. ●

Épilogue



UN MONDE FOU ?

Notre parcours dans l'univers de la santé mentale a quelque chose de déroutant. Dans le numéro précédent, notre voyage nous a entraînés en première ligne, là où la souffrance du lien social prend un visage protéiforme, touche soignant et soigné, et estompe la frontière entre santé et maladie. Les réflexions du présent numéro, quoique plus spéculatives, n'ont pas dissipé ce trouble, que du contraire.

Continuer à parler de santé mentale aujourd'hui, serait-ce discourir sur l'Utopie (pour paraphraser maladroitement Thomas More) assis dans le train de l'Anomie (pour paraphraser maladroitement Émile Durkheim) ?

L'anomie se caractérise par l'absence de mécanismes ordinateurs dans un système social, l'action sociale n'est plus liée à aucune norme obligatoire pour tous. Les conditions socioculturelles pèsent sur certains individus ou groupes à tel point que, ne pouvant y faire face, ils adoptent un comportement déviant. Ce comportement déviant est donc un élément du système social et ne peut être déterminé que dans la structure normative du système.

Pour qu'on puisse parler d'anomie, il faut une norme indubitable (« saisie sans effort par un observateur objectif ») à partir de laquelle décrire le déviant. Or les exposés précédents ne peuvent que nous convaincre du « tremblé » des repères, des mutations du rapport à la norme (pour paraphraser maladroitement le titre d'un ouvrage collectif présenté par Jean de Munck). Dès lors, l'approche structurelle et la notion d'anomie, sans doute pertinentes dans les sociétés de l'immédiat après-guerre, encore imprégnées des certitudes passées, nous paraissent perdre de leur vigueur pour parler de santé et de maladie mentale aujourd'hui. Pour paraphraser Jean Martens, il devient très difficile d'être fou dans les règles.

Les expériences décrites par la première ligne de soins procèdent davantage d'une approche processuelle, qui suppose que les normes sont liées à un contexte d'action et d'interaction : il

y a interdépendance entre les comportements d'un individu et leur évaluation par les autres à l'intérieur du champ social. Les troubles psychiques ne sont pas à considérer comme maladie mais comme statut social d'une personne. Les actions ne sont pas dotées de qualité en soi : c'est le contexte de genèse et d'application qui attribue les qualités découlant de normes et valeurs sociales. La situation d'un malade psychologique et le travail en santé mentale ne peuvent être compris que si on prend en compte les conditions sociales qui déterminent le malade comme objet et sujet. L'approche processuelle en première ligne de

Axel Hoffman,
médecin
généraliste à la
maison médicale
Norman Bethune.



soins nous fait sortir du dilemme entre tyrannie de la santé mentale (comme ultime norme...) et stigmatisation des déviants. Dans des champs aussi variés que la formation des professionnels de la relation d'aide ou l'organisation du social comme porteur de santé, puissent les réflexions que nous vous avons offertes à lire féconder notre travail de demain. Et, pour paraphraser Paul Watzlawick, faites vous-même votre bonheur ! ●

Nous tenons à remercier Vanni Della Giustina, dont la contribution à la réalisation de ce cahier a été fondamentale.

Livres et sites internet traitant de la santé mentale

Livres

1. Précarité et santé mentale
Kovess Vivianne, Editeur : Doin, 25/10/2001, 96 p, Rueil-Malmaison (Hauts-de-Seine).
2. Planification et évaluation des besoins en santé mentale
Kovess Vivianne, Editeur : Flammarion médecine-sciences, 26/06/2001, 224 p, Paris.
3. Classification internationale des handicaps et santé mentale
Editeur : CTNERHI, 05/06/2001, 130 p, Paris.
4. Santé mentale et travail (L'émergence de la psychopathologie du travail)
Billiard Isabelle, Editeur : La Dispute, 09/05/2001, 282 p, Paris.
5. L'approche systémique en santé mentale
Editeur : Presses de l'Université de Montréal, 09/03/2000, 206 p, Montréal
6. La Prévention et la promotion en santé mentale (Préparer l'avenir)
Blanchet L., Editeur : G. Morin, 01/01/1994., 158 p, Boucherville (Québec, Canada).
7. Intervenir en santé mentale
Fortin Bruno, Editeur : Fides, 16/09/1997, 342 p, Saint-Laurent (Québec, Canada).
8. Epidémiologie et santé mentale
Kovess Vivianne, Editeur : Flammarion médecine-sciences, 24/09/1996, 192 p, Paris.
9. Travail et santé mentale
Editeur : ANACT, 15/01/1995, 224 p, Lyon.
10. Les liens entre la pauvreté et la santé mentale (de l'exclusion à l'équité)
Robichaud Jean-Bernard, Editeur : G. Morin, 10/01/1995, 270 p, Boucherville (Québec, Canada).
11. L'épidémiologie de la santé mentale de l'enfant et de l'adolescent
Valla Jean-Pierre, Editeur : PUF, 28/11/1994, 128 p, Paris Collection : Nodules.
12. Santé mentale (réalités européennes)
Editeur : Erès, 01/01/1993, 352 p, Toulouse.



UN MONDE FOU ?

Sites Internet

Psychanalyste : Pion-Cimetti

Présentation et actualité professionnelle : en quoi la psychologie est-elle utile ?

<http://www.pion-cimetti.com>

CarnetPsy

Le site de la revue Carnet Psy s'adresse à tous les acteurs de la santé mentale francophone.

<http://www.imagnet.fr/carnet-psy/>

EPSM Lille-Métropole

L'EPSM Lille-Métropole a pour mission la prise en charge des troubles de santé mentale. Il met à disposition de la population des services et équipements de prévention, diagnostic, de soin et de suivi pour adultes, adolescents et enfants.

<http://www.epsm-lille-metropole.fr>

Centre national de documentation audiovisuelle en santé mentale (CNASM)

<http://www.cnasm.prd.fr/cnasm/cnasm.html>

SantéMentale

Un espace pour exprimer vos pensées les plus hautes sur le concept de « santé mentale », et faire ainsi avancer la recherche pour une meilleure santé psychique.

<http://www.sante-mentale.net>

Forumpsy

Site consacré aux professionnels de la santé mentale.

<http://www.forumpsy.com/>

Météo-Mentale

Briser l'isolement et renforcer les liens de communication entre les personnes aux prises avec des changements importants dans leur vie et qui se répercutent sur leur santé mentale.

<http://www.meteo-mentale.org/>